

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00
Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts 5 cents la copie

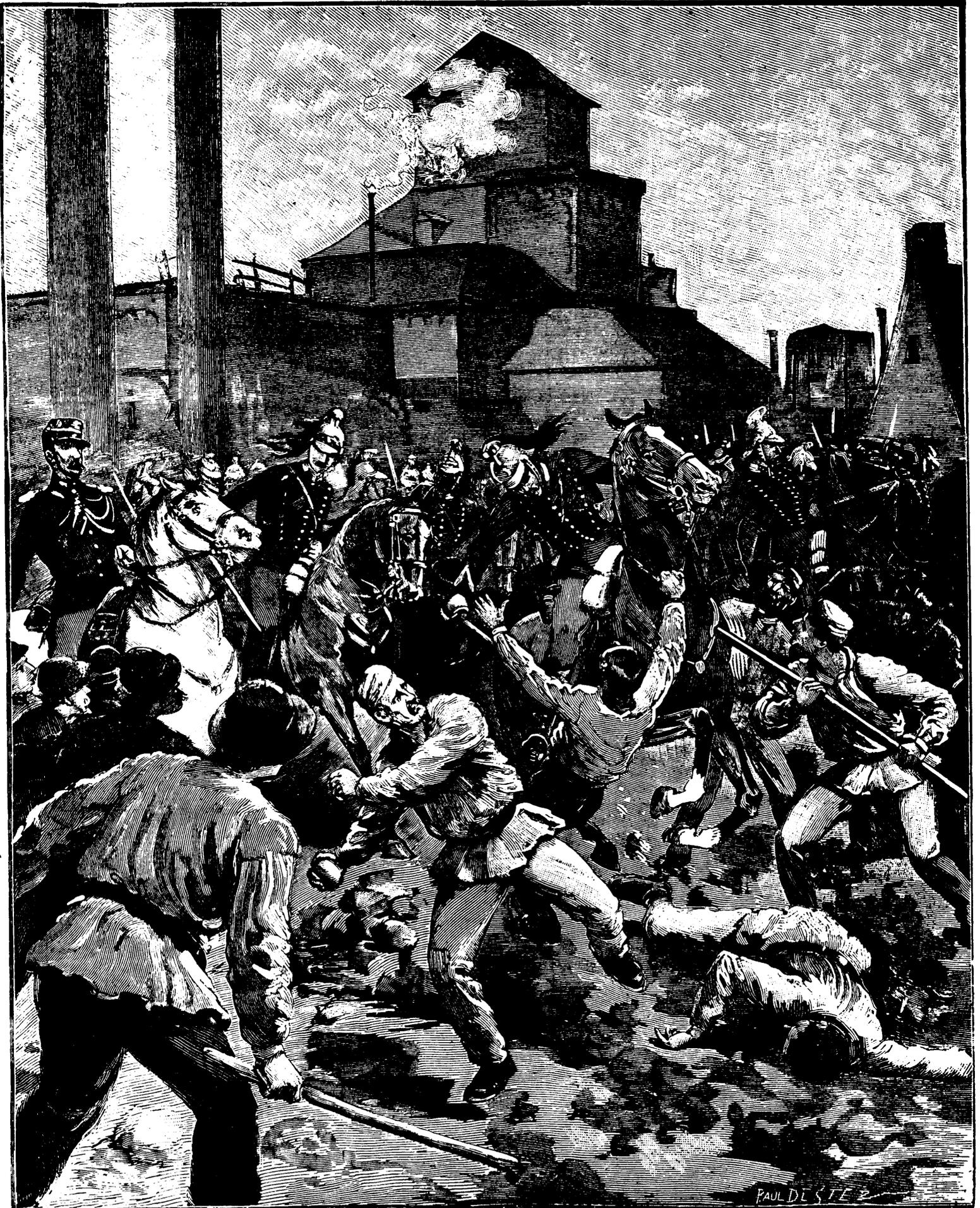
10^{ME} ANNÉE, No 496—SAMEDI, 4 NOVEMBRE 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.

BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LES GRÈVES DANS LE PAS-DE-CALAIS.—UNE CHARGE DE DRAGONS ET DE GENDARMES A DROCOURT, PRÈS DE LENS

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 4 NOVEMBRE 1893

SOMMAIRE

TEXTE. — Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Carnet du Monde Illustré, par J. St-E. — La fête des morts. — La vie des champs — Sur le Saint-Maurice. — Le récit de la grand-mère (avec gravure), par L. G. — Poésie : Les étoiles, par Frédéric Lévy. — Notes sur la littérature française (avec portraits), par Pierre Bédard. — Deux anges, par José de Coppin. — Amour de la patrie et des enfants, par Paluier. — Un conseil par semaine. — Poésie : L'homme, par Augustin Lellis. — Nouvelle inédite : Le Frère Paillasse (suite), par Ch. Valeur. — L'échelle de saint Joseph. — Les grèves du Pas-de-Calais. — Carnet de la cuisinière. — Notes et faits : La place de la religion dans l'éducation, etc., par Le Chercheur. — Nouvelles à la main. — Choses et autres. — Opéra français. — Feuilleton : En famille ; Les mangeurs de feu. — Jeux d'esprit.

GRAVURES. — Les grèves dans le Pas-de-Calais : Une charge de dragons et de gendarmes. — Les Russes en France, portraits : Amiral Avelan, capitaine Lostchinsky, capitaine Lavrof, capitaine Dycker, capitaine Krieguer, capitaine Tchoukroine, le Pope Abel, aubainier de l'escadre. — A travers le Canada : Le long du Saint-Maurice : La chapelle des Piles ; Raïde Manicouche ; Chapelle de la Grand'Anse ; Entrée de la Mékinac. — Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT-TREIZIÈME TIRAGE

Le cent-treizième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'OCTOBRE) aura lieu samedi, le 4 NOVEMBRE, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, no 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment invité à y assister.

ENTRE-NOUS.



NOTRE pays est bien pauvre en monuments historiques, ce n'est pas notre faute, pas plus qu'on ne peut reprocher à l'enfant d'avoir un mince bagage de souvenirs, mais ce n'est pas une raison pour laisser disparaître le peu que nous possédons.

Agir ainsi, serait imiter celui qui, n'ayant que quelques piastres, dirait que ce

n'est vraiment pas la peine de les mettre à la banque, et que mieux vaut les dépenser de suite.

Le conseil de ville de Montréal a été bien près de laisser démolir le château Ramesay, mais le bon sens, je dirai même le patriotisme, a été heureusement victorieux des raisonnements absurdes de certains échevins.

— On nous reproche de faire trop de dépenses, disait l'un d'eux, eh bien ! voici une occasion de ne pas en faire, et c'est pourquoi je suis d'avis de ne pas acheter cette propriété. Qu'on l'abatte, cela m'est parfaitement égal.

Très jolie, la réflexion !

On reproche à un homme de trop dépenser pour des choses inutiles, futiles, parfois nuisibles, mais on lui conseille d'acheter ce qui pourra lui servir.

— Ah ! mais non, répond notre homme, vous n'êtes pas logique, je veux suivre votre conseil et épargner cette dépense.

— Cependant, mon ami, vous avez des bijoux de trop et pas de pantalons mettables, ne vaudrait-il pas mieux avoir moins d'or et plus de drap ?

— Laissez-moi tranquille.

Que voulez-vous faire avec une tête organisée ou plutôt désorganisée comme cela ?

* * Le château Ramesay, que la cité de Montréal vient d'acheter, rappelle quelque chose de notre histoire, puisque, pour nous, une chose âgée de près de deux cents ans est très vieille.

Deux cents ans représentent cependant à peine la durée de la vie de certains végétaux. Ne voit-on pas encore, en Palestine, pleins de force et de sève, des oliviers sous lesquels le Christ a prié et pleuré ?

Le château — puisque château on le nomme, bien qu'il n'ait pas grand chose de commun avec les vastes constructions que l'on décore ordinairement de ce nom — le château Ramesay, a été construit en 1704, par Claude de Ramesay, seigneur de la Cesse, Boisfleurant et Monnoir.

Claude de Ramesay, gouverneur de Trois-Rivières, était le père de J.-Bte-Nicolas-Roch de Ramesay qui signa la capitulation de Québec.

Après la mort du fondateur de cet édifice, en 1724, le château resta en possession de ses héritiers jusqu'en 1745, époque à laquelle il passa dans les mains de la Compagnie des Indes qui en fit son bureau principal.

Après la capitulation de Montréal, en 1760, il fut acheté par M. Grant, puis par le gouvernement, deux ans plus tard.

Les premiers gouverneurs anglais l'occupèrent et ce fut là que, pendant l'invasion américaine, en 1776, l'illustre Franklin lança la proclamation par laquelle il appelait les Canadiens aux armes pour secouer le joug de l'Angleterre.

Nos pères répondirent par des coups de fusil.

En 1784, le château Ramesay fut réparé par M. de Saint-Léger qui l'habita pendant quelques années, puis les gouverneurs y revinrent de temps en temps.

Il devint le siège du gouvernement, de 1837 à 1849.

De 1849 à 1856, la Cour du Recorder et le bureau d'enregistrement y furent installés, et remplacés, alors jusqu'en 1863, par les bureaux du surintendant de l'Instruction publique.

L'École normale Jacques-Cartier en prit ensuite possession pour céder la place plus tard à l'école de médecine de l'Université Laval.

En dernier, il était occupé par la Cour des Magistrats, abolie il y a quelques mois.

Cet édifice n'a rien de remarquable par lui-même, mais ses caves sont admirablement construites.

On a, dit-on, l'intention d'y installer une bibliothèque ou un musée. Tant mieux ! Musée ou bibliothèque, qu'importe ! le grand point est d'avoir conservé le château Ramesay.

* * La vieillesse, sous quelque forme qu'elle se montre, est toujours respectable, et ce dut être un spectacle émouvant que de voir célébrer dernièrement, à Saint-Norbert, de Berthier, les noces de deux vieillards, M. et Mme Coulombe.

Ces deux époux sont unis depuis 1823.

Soixante-dix ans de ménage !

Ils avaient célébré leurs noces d'argent, puis d'or, de diamant et les voici rendus au terme extrême.

O Philémon, ô Baucis ! vous n'êtes donc point des êtres enfantés par la folle imagination du poète !

Philémon, le père Coulombe, est un peu cassé —

il est bien permis, à son âge, d'avoir les reins fatigués — il ne voit plus guère et la mémoire n'est pas bien forte.

Baucis a encore bon pied, bon œil et se souvient parfaitement de sa première communion, elle a connu bien des gens et c'est à elle que l'on s'adresse quand on veut avoir des renseignements sur de grands parents, disparus depuis longtemps.

On lui parlait dernièrement de la guerre de 1812 et on lui demandait si elle se rappelait cette époque.

La bonne vieille hochait la tête en disant qu'elle avait bien souvenance qu'au temps de sa prime jeunesse, on avait parlé de guerre ; que tous les jeunes gens en état de porter les armes étaient partis en disant qu'ils allaient se battre, " mais, ajouta-t-elle, en souriant finement, comme ils sont tous revenus sans blessures, je crois bien qu'ils étaient partis tout simplement pour s'amuser."

Cette réflexion me rappelle un souvenir personnel.

Pendant la guerre de 1870, ma mère allait souvent voir ma grand-mère, très vieille alors, et lui parlait de nous, de ses quatre fils qui pouvaient être tués d'un jour à l'autre, mais notre mère grand n'en croyait pas un mot, pas plus qu'à la guerre, alors qu'on devait se battre à cinq lieues de la ville qu'elle habitait.

— Tout cela, vois tu, ma fille, ce sont des histoires de jeunes gens ; tes enfants te racontent tout ce qu'ils veulent... Et puis, la guerre, ce ne doit pas être grand chose ; moi, j'ai vu la Révolution, je me souviens bien de Robespierre, de Lebon, etc., voilà qui était une triste époque !

Bref, la guerre, pour elle, n'était rien ou à peu près.

Pauvre vieille, qui devait mourir quelques années plus tard, elle s'en est allée heureuse, car elle n'a pu comprendre quelle blessure reçut la Patrie quand on lui enleva l'Alsace et la Lorraine.

* * * Le souvenir de la France n'est pas encore éteint dans le cœur des enfants lorrains et alsaciens, quoi qu'aient pu faire Guillaume le vieux et le jeune Guillaume.

Jugez en par ce petit fait divers que je viens de lire et qui m'a profondément impressionné. Je le copie :

" C'est celui d'un petit garçon de treize ans environ, portant la tunique de lycéen, et que, l'autre jour, on remarqua dans les rues de Nancy. Ses allures étaient singulières ; il semblait errer ça et là sans but ; personne ne le connaissait ; il n'allait nulle part. On l'arrêta, on le conduisit au bureau du commissaire de police, on l'interrogea.

" Un peu effrayé, inquiet vaguement, il répond néanmoins. Il donne le nom de son père, qui habite Metz. Metz ? On s'étonne.

" — Avez-vous des parents, des amis à Nancy ?

" — Non.

" — N'étiez-vous pas accompagné par quelques personnes de votre famille ?

" — Non.

" — Vous êtes venu de Metz à Nancy tout seul ?

" — Oui.

" On est profondément intrigué. On presse l'enfant de questions.

" Il hésite, a honte, rougit ; car c'est une des bizarreries de notre nation civilisée que nous n'osons confesser les sentiments qui nous honorent le plus, et que bien peu d'entre nous, légitimement émus, ont le courage de pleurer en public. C'est bête, mais c'est comme ça.

" A la fin, cependant, le jeune garçon laissa échapper l'aveu :

" Il est venu à Nancy pour voir des soldats français !

" A peine est-il nécessaire de dire comment l'aventure s'est terminée. Prévenu par dépêche, le père est accouru ! on lui a rendu son fils.

" Mais que dites-vous de ce petit patriote en herbe ?"

* * Ce que nous en dirons, c'est que ce jeune garçon sera Français dans quelques années, que la grande guerre de revanche nous ait rendu nos pro-

vinces ou qu'il s'engage un jour dans l'armée du drapeau tricolore.

Car ce petit ne s'est pas échappé ainsi pour voir seulement des soldats, il est venu surtout voir comment il serait habillé un jour et dans quelle tenue il aurait l'honneur de se battre, de se faire tuer peut-être, pour la patrie de son cœur, sa véritable patrie.

* * Et comment ne pas être ému en lisant cette anecdote, quand l'air de l'Atlantique nous arrive tout imprégné et frémissant encore d'effluves patriotiques et des cris enthousiastes dont tout un peuple, le plus grand, le peuple français, vient de faire résonner l'Europe entière, pendant la visite de ses alliés, les Russes.

En lisant les comptes rendus des fêtes qui ont eu lieu à Toulon, Paris, Lyon, Marseilles, partout, on se demande si cela est vrai, si cela est possible.

Jamais peuple n'a montré autant d'union, je dirais même de communion d'idées, et ce dût être un spectacle aussi beau qu'étrange, que de voir à la grande soirée de l'opéra, la duchesse de Doudeauville et les femmes les plus réfractaires aux idées républicaines, se lever, emportées par l'enthousiasme qui les gagnait, pendant qu'on chantait la marseillaise et qu'on acclamait les marins du tzar.

* * Un des plus vieux typographes de Montréal, le doyen sans doute, Joseph-Chrysologue Lagarde, vient de mourir.

Le père Lagarde, comme nous l'appelions tous, est resté pendant plus d'un demi-siècle, cinquante-deux ans, dans les ateliers de la *Minerve*.

Depuis 1841, Lagarde était là, chaque jour, devant sa casse, composant la prose de deux générations d'écrivains plus ou moins gais, spirituels ou non, qui se sont succédés sans qu'il songeât un seul instant à quitter la maison.

C'était un brave et honnête homme, aimé et respecté de tous et c'est avec peine que nous voyons disparaître en lui un des vétérans de la typographie.

Après avoir contribué, d'une manière involontaire, à la publication de tant de choses disparates, comme cela arrive dans toutes les imprimeries, il a dû emporter, en mourant, une triste idée de l'humanité.

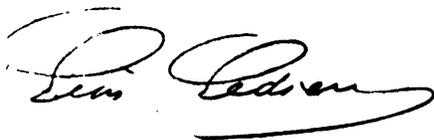
* * Entre beau-père sérieux et futur gendre amoureux :

—Monsieur, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille aimée.

—Mais votre position vous permet-elle de subvenir aux besoins d'une famille

—Certes oui, monsieur !

—C'est que, voyez-vous, il serait bon d'y réfléchir, nous sommes dix, chez nous !!!



CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Le bazar de Saint-Joseph s'est terminé le 25 octobre et le bazar de Sainte-Cunégonde doit commencer le sept novembre prochain. On nous assure qu'il sera brillant et que la société la plus choisie s'y donnera rendez-vous.

* *

Les élections des nouveaux officiers, composant le conseil du cercle Ville-Marie, a lieu le 3 novembre, vendredi, à huit heures du soir, dans les salles du cercle, 1717, rue Notre-Dame.

La lutte au scrutin pour le poste distingué de la présidence promet d'être palpitante. Quatre candidats en font les frais et en supporteront les coups : trois étudiants en droit, notre ami et col-

laborateur M. Georges-Avila Marsan, MM. Bazin et Wilson, et un journaliste, M. Laberge.

Paix au vainqueur !... et aux vaincus résignation.

* *

ERRATUM.—Par une erreur de mise en page, un paragraphe de la *Chronique artistique*, de la semaine dernière, a été transposé de manière à rendre tout à fait inintelligible l'idée du chroniqueur. En renvoyant le paragraphe commençant par : " Il s'en tire à merveille, etc.," à la fin de la chronique, le sens en sera plus facile à saisir.

* *

Le Cercle Molière a donné, le 16 octobre dernier, une très jolie représentation du drame *Michel Strogoff*, dans ses salles à Sainte-Cunégonde. L'ensemble était remarquablement bon et l'auditoire était enchanté. D'ailleurs, ce cercle, qui a su conquérir les sympathies du public, tenait à conserver sa réputation enviable. M. J.-N. Marcil s'est rendu inimitable dans le rôle de Blount, et M. J.-B. Tremblay a fait un excellent Jollivet. L'acteur bien connu, M. J.-P. Vébert, a rendu avec un talent habituel le rôle de Michel Strogoff.

Satisfaite de la recette, la société Saint-Vincent de Paul a donné aux membres du cercle une charmante fête aux huitres, le 26 octobre, au soir.

J. St.-E.

LA FÊTE DES MORTS

Quand le doux rossignol a quitté les bocages,
Quand le ciel gris d'automne, amassant les nuages,
Prépare le linceul que l'hiver doit jeter
Sur les champs refroidis, il est un jour austère
Où nos cœurs, oubliant les vains soins de la terre,
Sur ceux qui ne sont plus aiment à méditer.

Ces beaux vers de Crémazie nous revenaient à la mémoire le jour de la fête des morts, de cette fête austère, où l'âme, pleine de douloureux souvenirs, vient épancher ses tristesses sur les tombes aimées, pieusement décorées de fleurs que le vent de l'hiver et le froid de l'oubli auront hélas ! bientôt fanées.

Bien malheureux celui qui n'a pas un ami, un parent sur le marbre funéraire duquel il puisse en ce jour verser une larme, car ces larmes ont une douceur bien puissante. Elle sont pour l'âme une douce et sainte rosée. Celui-la est un déshérité bien digne de pitié ; pour lui la solitude est plus triste et plus amère.

Ah ! vous pleurer est le bonheur suprême,
Mânes chéris, de quiconque a des pleurs.
Vous oublier, c'est s'oublier soi-même.
N'êtes-vous pas un débris de nos cœurs.

dit l'immortel Lamartine dans son hymne des morts.

En deux moitiés notre âme se partage,
Et la meilleure appartient au tombeau.

Pensée profonde, et que l'on comprend bien à cet anniversaire de deuil. Aussi la fête des morts, chez les catholiques, revêt un caractère de piété qui survit même à l'affaiblissement des idées religieuses.

En France, la visite aux tombes est fidèlement observée : elle s'accomplit avec gravité et recueillement. Dans les campagnes où la foi est restée vive et entière, cette fête est vraiment touchante. Les cimetières sont parés avec soin et sur la fosse la plus humble, à côté de la modeste croix de bois, quelques fleurs sont religieusement placées en l'honneur du mort regretté. Dans la grande cité parisienne, qui, trop souvent, semble se plaire à mériter le nom de Babylone moderne, on compte par milliers les visiteurs qui s'achèment, le jour de la Toussaint et le lendemain, vers le champ des morts et viennent porter un pieux souvenir aux " envolés " de la terre—expression voulue ou non, quoi que puisse dire l'athée,—d'une croyance à une autre vie.

La religion catholique, qui, comme l'a si bien montré Chateaubriand dans le *Génie du Christianisme*,

s'harmonie si complètement aux sentiments intimes du cœur humain, en les épurant, a voulu perpétuer le souvenir des morts, et a créé une fête spéciale en leur honneur.

Dans ce jour, non-seulement elle demande de prier pour les amis nouvellement perdus, mais elle veut que la prière soit plus générale et elle nous invite à " célébrer les funérailles de la famille entière d'Adam. Il n'y a que la religion qui soit vraiment capable d'élargir ainsi le cœur de l'homme pour qu'il puisse contenir des soupirs et des amours égaux en nombre à la multitude des morts qu'il a à pleurer."

Cette fête apporte avec elle un grand enseignement. Elle nous rappelle l'égalité " formidable " de tout être humain devant la mort, qui met tout au niveau, et ouvre l'ère des justices, des peines et des récompenses. Elle fait réfléchir aussi bien le puissant du jour auquel elle laisse apercevoir le néant des biens de ce monde, que le malheureux déshérité auquel elle apparaît comme l'aurore d'un beau jour ; elle réveille dans l'âme les idées de la confiance en sa miséricorde ; elle nous apprend enfin à prier pour ceux qui attendent l'heure de la délivrance.

Aussi, dirons-nous encore avec le poète canadien déjà cité :

Donnez, du souvenir ressuscitant la flamme,
Une fleur à la tombe, une prière à l'âme,
Ces deux parfums du ciel qui consolent les morts.

OPERA FRANÇAIS

Chez Nicolet, la devise était : de plus fort en plus fort. Celle de la direction de l'Opéra français est : de mieux en mieux : après *Durand et Durand*, la jolie comédie de Valabregue et Ordonneau, qui a tenu l'affiche trois jours avec les *Brebis de Panurge* comme lever de rideau, on nous a donné le *Petit Duc*, à la grande satisfaction du public montréalais qui paraît préférer l'opérette à la comédie.

La représentation de jeudi a été un véritable succès pour tout le monde : Melle de Goyon, très crâne sous le costume de colonel Louis XIV, a enlevé avec beaucoup d'entrain le rôle du *Petit Duc*, on lui a fait bisser les couplets " J'ai cassé ma douzaine d'œufs," et les applaudissements ne lui ont pas fait faute ; Mme Hosdez a plu dans le rôle de l'abbesse et a dû également bisser " la Leçon de Chant." M. Bisson est un amusant *Frimoussé*. Loin de forcer le rôle, il l'atténue, en passant quelques plaisanteries un peu risquées ; les chœurs sont bons ; fort jolis, les costumes ; le menuet était bien réglé, ce qui n'est pas facile sans maître de ballet.

On a reproché à la direction de surmener le personnel ; en tout cas, la *Petite Marie* a été donnée beaucoup mieux que la *Fille du Tambour Major*, et le *Petit Duc* en progrès. Comme la fin justifie les moyens, nous félicitons M. Sallard de ses efforts et l'engageons à continuer dans cette voie qui est celle du succès.

L'affluence du public a été telle que la direction a pris le parti de continuer, pendant les trois premiers jours de la semaine prochaine, la représentation du *Petit Duc*.

STRAPONTIN.

SUR LE SAINT-MAURICE

(Voir gravures)

Au cours d'un voyage fait sur le Saint-Maurice, en juillet dernier, par les membres du conventum de la classe de rhétorique (année 1880-81) du séminaire des Trois-Rivières, M. l'abbé A. Moreau professeur de philosophie au dit séminaire, amateur-photographe distingué, a pris une série de vues que nous sommes heureux de pouvoir faire admirer à nos lecteurs.

Les distractions du monde n'ont jamais guéri une douleur ; tous ceux qui ont souffert, connaissent la tristesse des lendemains de fête.—Mme VALYÈRE.

NOTES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

XVII^e SIÈCLE OU SIÈCLE DE LOUIS XIV

Première partie.—II. Poésie dramatique

(Suite)



CORNEILLE—Pierre Corneille naquit à Rouen en 1606. Après des études soignées, il se livra au droit qu'il pratiqua avec succès. Une aventure galante lui donna l'idée de sa première pièce, *Mélite*, qui fit concevoir de grandes espérances. Rotrou l'accabla d'éloges et contribua

puissamment à la popularité et à la gloire de Corneille. En 1636, le *Cid* parut et produisit une véritable révolution dans la tragédie de ce temps. Jusque-là les pièces étaient sans ordre, pleines de mots baroques et grossiers. Corneille combattit le mauvais goût de son siècle et par le *Cid* dont il emprunta le sujet chez les Espagnols changea complètement la scène française et la rendit convenable, polie et vraisemblable. Le succès du *Cid* fut énorme, et par suite suscita à son auteur un grand nombre de jaloux.

Après cette tragédie qui révéla le génie de Corneille, parurent *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, *La mort de Pompée*, *Rodogune*, *Héraclius*, *Nicomède*, *Adipe*, *Sertorius*, *Othon*, *Agésilaus*, *Attila*, *Suréna*, une comédie excellente, le *Menteur* des *Mélanges littéraires* et une traduction en vers de l'imitation de Jésus-Christ.

Les dernières pièces de Corneille, malgré des scènes grandioses, offrent des imperfections nombreuses. *Rodogune* et *Polyeucte* sont des chefs-d'œuvre ; le second montre que l'histoire des martyrs chrétiens peut servir à faire concevoir des idées sublimes ; le premier est un tableau des plus saisissants des passions humaines.

Corneille mourut en 1684, pauvre et peu résigné. Dangeau écrivit alors simplement dans son journal : "Aujourd'hui, le bonhomme Corneille est mort."

Ce grand poète tragique est le Sophocle du XVII^e siècle. Sa pensée est majestueuse et sublime ; son expression noble et juste ; ses caractères tranchés et fiers, son vers éloquent et riche. Il étonne, maîtrise et subjugue son auditeur ; il a la grandeur innée chez lui.

"Quand il arriva sur le théâtre, a dit Racine, aucune connaissance des véritables beautés de la scène n'existait. Quel désordre ! quelle irrégularité ! Les auteurs étaient aussi ignorants que les spectateurs ; la plupart étaient extravagants et dénués de vraisemblance."

Corneille s'est formé conséquemment seul, et en cela son mérite surpasse celui de Racine, qui arriva plusieurs années après.

"Corneille, dit La Bruyère, ne peut être égalé dans les endroits où il excelle ! Il a pour lors un caractère original et inimitable ; mais il est inégal. Ses premières comédies sont sèches, languissantes, et ne laissent pas espérer qu'il dut ensuite aller si loin, comme ses dernières font qu'on s'étonne qu'il ait pu tomber de si haut... Ce qu'il y a eu en lui de plus éminent, c'est l'esprit, qu'il avait sublime, auquel il a été redevable de certains vers les plus heureux qu'on ait jamais lus ailleurs, de la conduite de son théâtre, qu'il a quelquefois hasardée contre les règles des anciens et enfin de ses dénouements, car il ne s'est pas toujours assujéti au goût des grecs, et à leur grande simplicité ; il a aimé, au contraire, à charger la scène d'événements dont il est presque toujours sorti avec succès : admirable surtout par l'extrême variété et le peu de rapport qui se trouve pour le dessein, entre un si grand nombre de poèmes qu'il a comparés."



LE RÉCIT DE LA GRAND'MÈRE

—Il était une fois...

—Oh ! oui ! grand'mère, racontez-nous une histoire.

—Et quelle histoire, mes enfants, voulez-vous que je vous raconte ?

—Le *Petit Poucet*, grand'mère, ou le *Petit Chaperon Rouge*. C'est si beau.

—Hélas ! mes chers petits, je ne sais pas un seul conte de fées, et je vous dirai même (mais tout bas, tout bas) que je ne les aime guère, que je ne les aime pas.

—Oh ! grand'mère !

—Non, mes enfants, et j'estime qu'ils ne sont pas faits pour vous. Toi, Pierre, tu seras laboureur comme ton brave homme de père ; toi, Jeanne, tu mènes les vaches aux champs et les mèneras toute ta vie, comme ta brave femme de mère, qui est ma fille et que j'aime tant.

—Mais alors, grand'mère ?

—Alors, j'aime mieux vous raconter des histoires vraies. Asseyez-vous près de moi et écoutez bien. Je vais vous raconter (pour Pierre surtout) l'histoire de saint Isidore le laboureur, qui vit, un jour, les anges l'aider dans son travail et conduire sa charrue ; je vais vous raconter (pour Jeanne, celle-là) l'histoire de cette petite bergère qui s'appelait Germaine Cousin, et au pèlerinage de laquelle j'ai été, l'an dernier.

—Vous allez voir. Je commence.

**

... Laissons la grand'mère commencer son récit, qui va bientôt charmer le cher petit auditoire, qui va le captiver et le ravir, et tirons, pour notre profit, quelque enseignement de ce qu'elle vient de dire à ces enfants.

Pourquoi nous obstiner, dans l'éducation de nos fils et de nos filles, à nourrir ces belles petites âmes de chimères ? Alors que nous avons sous la main

toute l'histoire de l'Eglise, toute l'histoire de la France et du Canada français, pourquoi leur faire uniquement subir le *Chat botté* et *Barbe-Bleu* ?

* Est-ce que nos Anges ne valent pas les fées ? Est-ce que nos saints ne sont pas plus vivants et plus beaux que les enchanteurs ? Est-ce que ces héros chrétiens ne nous donnent pas surtout des leçons plus pratiques ?

Vous avez raison, grand'mère, de narrer à ces petits saint Isidore et sainte Germaine. Nous vous promettons de faire comme vous. Et, remarquez-le bien, grand'mère, c'est un grand-père qui vous en fait le serment.—L. G.

LES ÉTOILES

A mes chers disparus

Dans la claire beauté des nuits béatifiques
Les étoiles lotus du céleste lac bleu,
Ont dans leurs grands yeux purs des visers sésaphiques
Et des sourires d'ange à leurs lèvres de feu.

Certaines, semant l'or de leurs clartés mystiques,
Scintillent brillamment aux portes du saint lieu ;
D'autres, dont les rayons sont plus mélancoliques
Semblent mettre à nos fronts les caresses de Dieu.

Aussi, lorsque du ciel je contemple les voûtes,
Ce sont celles que j'aime à revoir entre toutes,
Car d'un vide éternel portant l'éternel deuil,

Je crois—suprême espoir, ne serais-tu qu'un leure ?—
Que ces pâles soleils, attendrissant mon œil,
Sont les regards tremblants des âmes que je pleure !

Frédéric Sévry

Première partie — III. Poésie didactique

Le rôle du poète didactique est de montrer le ridicule et la fatuité de certains écrivains et d'encourager les louables efforts par une critique juste, impartiale et saine. Dans ce siècle de Louis XIV, où la fièvre d'écrire s'emparait de tout esprit quelque peu instruit, et où chaque jour naissaient, à côté d'œuvres géniales, des élucubrations étonnantes, il fallait nécessairement des législateurs, des hommes d'un jugement sûr, capables de discerner sans effort le vrai du faux, le beau du laid, le bon du mauvais.

Un seul poète, Nicolas Boileau-Despréaux, osa continuer l'œuvre difficile d'Horace, et il a si bien réussi dans ce genre que personne, dans la littérature française, n'a pu le surpasser ni même l'égaliser.



BOILEAU.—Nicolas Boileau-Despréaux vit le jour au village Crosne, auprès de Paris, en 1636. Pour le distinguer de ses frères on l'appela Despréaux, d'après un petit pré qui appartenait à son père, greffier du Palais.

Après avoir fait une partie de ses études au collège de Beauvais, Nicolas se livra

à l'étude du droit. Mais comme son astre, en naissant l'avait formé poète, il abandonna bientôt la chicane pour le culte de la poésie.

Boileau, dans sa jeunesse, ne faisait pas sentir ce qu'il serait plus tard. Il était d'un caractère timide et fuyait le plaisir et la société. Son père disait de lui : "Colin n'a pas d'esprit, il ne dira du mal de personne."

Il lut ses premiers essais de poésies à l'hôtel de Rambouillet, où trônait Chapelain et Colin, et ses vers eurent le malheur de déplaire à ces tout-puissants de la littérature de ce temps. Cette circonstance fit voir à Boileau quelle mission difficile il avait à remplir, et c'est alors qu'il commença la publication de ses *Satires*. Dans ces dernières pièces, écrites d'un style vigoureux et plein de verve, l'auteur s'attaqua à tous ceux qui devaient leur renommée à des œuvres futiles ou médiocres ; Chapelain lui-même, qui tenait en mains alors le sceptre de la littérature, n'échappa point à sa critique mordante et pleine de finesse. Ces *Satires* attirèrent à Boileau un nombre considérable d'ennemis, qui déchainèrent contre ce réformateur force pamphlets plus ou moins violents.

Les *Epîtres* qui sont d'excellents modèles de l'art d'écrire, l'*Art poétique*, où il imita si heureusement Horace, et le *Lutrin*, poème héroï-comique, dont le sujet a été inspiré par une querelle de sacristie, suivirent successivement les *Satires*. Il a aussi écrit en prose, *Une traduction du traité sur le sublime par Longin avec des Reflexions sur Longin*.

De 1706 à 1711, date de sa mort, Boileau, accablé d'infirmités nombreuses, traîna une existence pleine de tristesse.

Dans ses derniers moments, l'auteur de l'*Art poétique* disait : "C'est une grande consolation pour un poète qui va mourir de n'avoir jamais offensé les mœurs." Ces paroles peignent l'homme tout entier. Le Perrier lui fit ce quatrain :

Au joug de la raison, asservissant la rime,
Et même en imitant, toujours original,
J'ai eu dans mes écrits, docte, enjoué, sublime,
Rassembler en moi, Perse, Horace et Juvénal.

Il n'entra à l'Académie française qu'à l'âge de quarante-sept ans.

Une grande amitié l'unissait à l'auteur d'*Athalie* ; celui-ci, quand ses ennemis devenaient trop nombreux, recourait à Boileau qui, par une satire acerbe, les dispersait aussitôt et lui assurait un succès certain.

Notre poète satirique était généreux de sa nature. On raconte que Patru, ruiné, se vit forcé de mettre en vente sa bibliothèque. Boileau, touché cette infortune, l'achète pour deux fois le prix

qu'elle valait, et en fait cadeau à son ancien propriétaire. Une autre fois, il apprend que Corneille âgé et malade, se trouve, par la mort de Colbert, dépourvu de sa pension. Il court chez le roi, et lui offre de se démettre de la sienne en faveur de l'auteur du *Cid*. Louis XIV fit alors porter par un des parents de Boileau deux cents louis chez Corneille.

Dans tous ses ouvrages, Boileau se fait remarquer par une sûreté merveilleuse de jugement, un goût qui ne se trompe point, une facilité étonnante, un esprit plein de finesse et une causticité parfois cruelle. Mais, malgré toutes ces qualités, il n'a pas cette chaleur de style, cette sublimité des pensées, cette délicatesse des sentiments et cette ivresse toute divine qui caractérise le véritable poète. Cependant, plus que tout autre, il purifia la langue française des expressions vicieuses qui s'y rencontraient encore, donna les règles véritables de la tragédie et devint ainsi le législateur de notre littérature.

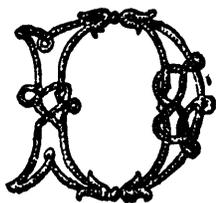
Cependant, Boileau possède quelques défauts. Son culte de l'antiquité est exagéré, son dédain des scènes mystiques du christianisme injuste, et ses attaques contre des écrivains obscurs trop violentes. Quinault, qu'il persécuta avec opiniâtreté, a eu heureusement de la postérité un jugement plus favorable.

Ses *Epîtres* et son *Lutrin* ont un grand mérite littéraire. La dernière scène est un vrai chef-d'œuvre du genre burlesque.

"Le culte du bon sens, dit Vapereau, la souveraineté de la raison en matière de goût, qui fait le fond de sa doctrine, a paru le trait qui unit Boileau à la grande école des penseurs et des écrivains du XVIIe siècle. Il a transporté la pensée de Descartes dans la poésie. Il entreprend d'y faire régner, comme dans la philosophie elle-même, l'esprit d'ordre, de régularité, de suite, de discipline. Il règle la littérature, comme Louis XIV la société."

Pierre Bidard

DEUX ANGES



ANS l'air, plein de tristesse, traînait comme une plainte la dolente sonnerie des morts. C'était le 2 novembre, par une brumeuse matinée. L'office funèbre venait de s'achever. Pareils à des gémissements, les derniers accords de l'orgue frappaient la voûte sonore du temple ; des nuages bleus d'encens se dissipèrent dans le chœur assombri, et, un à un, s'éteignaient les cierges à la flamme vacillante qui entouraient le catafalque....

Bientôt la procession en deuil commença au cimetière.... On vit s'avancer des vieillards vénérables à la chevelure neigeuse, des femmes en pleurs tenant des enfants par la main. Silencieux, recueillis en foulant l'herbe humide, pieusement ils venaient s'agenouiller sur les tombes aimées des chers disparus ! Oh ! oui, des morts c'était vraiment la fête : toutes les lèvres disaient leurs louanges, toutes les mains leur offraient des fleurs de souvenir. Et seules leurs vertus restaient, évoquant la lointaine image des jours heureux trop tôt évanouis....

Cependant, le vent d'automne se lamentait aux fenêtres gothiques de l'église maintenant solitaire ; brutalement il secouait les vieux ifs éplorés, sur lesquels les arbres voisins laissaient tomber la pluie d'or de leurs feuilles jaunes.

Devant une petite croix coquettement enguirlandée, une jeune femme passionnément priait. Sa joue était pâle, son regard bleu noyé de larmes, et à ses mains jointes et tremblantes, brillait d'or de l'anneau nuptial. Auprès d'elle, agenouillé sur le bord de sa longue robe noire, un enfant au visage frais et rose roulait les grains d'un rosaire entre ses doigts fluets. Et tandis que l'enfant, avec l'in-

conscience de son âge, observait la danse mélancolique des feuilles mortes sur le marbre des tombes, la jeune femme absorbée, immobile, tenait ses yeux douloureusement attachés à cette croix modeste à laquelle elle avait laissé des lambeaux de son cœur.

Pourtant, peu à peu, les visiteurs des morts quittaient le cimetière, se retournant encore, comme pour envoyer aux parents, aux amis, un dernier adieu....

Seule, la jeune femme demeurait prosternée, et ses lèvres frémissantes priaient toujours ! C'était pour son enfant, prématurément enlevé à sa tendresse, après une lutte héroïque contre un mal impitoyable. Elle avait beaucoup pleuré, ce jour-là, revoyant les jouets délaissés, et tant de riens charmants transformés par son amour en pieuses reliques.... Elle avait beaucoup prié surtout, pour obtenir le courage et la résignation. Et à présent son âme, lassée de souffrir, avide d'espérance, s'élevait par degrés vers des régions sereines. Soudain, extasiée, elle crut entendre des battements d'ailes et d'aériennes harmonies, elle vit s'ouvrir le ciel, et des anges aux radieux visages apparaître dans une éblouissante clarté. Au milieu d'eux se tenait un enfant au sourire ineffable.... La jeune femme le reconnut, à travers le voile sombre de ses larmes, et dans un élan d'amour souhaita mourir....

Mais à ce moment, une main légère toucha doucement son épaule, et une voix caressante murmura à son oreille :

—Mère, mère, qu'as-tu donc ?....

La mère se retourna, et son cœur suivant encore l'enlèvement de son rêve :

—Je l'ai vu !.... Je l'ai vu !.... dit-elle.

—Qui ? Mon frère ?....

—Oui.... Ah ! si Dieu pouvait me rappeler à lui !....

—Et moi, mère ?.... fit l'enfant avec effroi, les larmes aux yeux.

La mère le contempla, profondément émue : l'ange de la terre était égal à l'ange du ciel !....

Alors, pressant avec passion l'enfant vivant contre son cœur, elle se reprit à chérir la vie....

JOSÉ DE COPPIN.

AMOUR DE LA PATRIE ET DES ENFANTS

Parmi la multitude et la variété des choses de notre vie présente, que la nature a rendues douces et chères aux hommes, il n'en est point qui excitent une plus vive tendresse que l'amour de la patrie et de ses enfants. Cela se comprend aisément : tous les autres biens, tous les autres plaisirs tant désirés finissent aussitôt que la vie ; la patrie et les enfants nous passionnent même pour le temps où nous ne serons plus.

Un désir presque prophétique des siècles futurs, qu'on ne peut qu'imparfaitement expliquer, quoiqu'il existe certainement dans nos âmes, nous pousse à souhaiter la perpétuité de notre gloire, le plus grand bonheur de notre pays, et la félicité constante de nos descendants. Cet ardent amour de la patrie et des enfants après la mort a plus de force selon que l'esprit est plus grand et l'âme plus élevée.—PALMIERI.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Utilisation des écorces d'orange.—Séchée à plusieurs reprises dans un fourneau jusqu'à ce que toute trace d'humidité soit complètement disparue, l'écorce d'orange devient très inflammable. Elle peut parfaitement servir pour allumer le feu et le raviver quand il s'éteint. L'écorce d'orange bien sèche peut se conserver pendant longtemps, si elle a été emmagasinée à l'abri de l'humidité. Elle dégage, en brûlant, une odeur aromatique des plus agréables.

Si ce conseil était généralement appliqué, on ne trouverait plus d'écorces disséminées çà et là, dans les rues, sur les trottoirs, où elles constituent un danger permanent pour les promeneurs.

LES RUSSES EN FRANCE



CAPITAINE LAVROF
Commandant le croiseur
Amiral-Nakhimof.



CAPITAINE LOSTCHINSKY commandant *Le Teretz.*



CAPITAINE DYCKER
Commandant du cuirassé
Empereur-Nicolas I^{er}



AMIRAL AVELLAN.



CAPITAINE KRIEGUER.
Commandant du croiseur de 1^{re} classe
Rynda

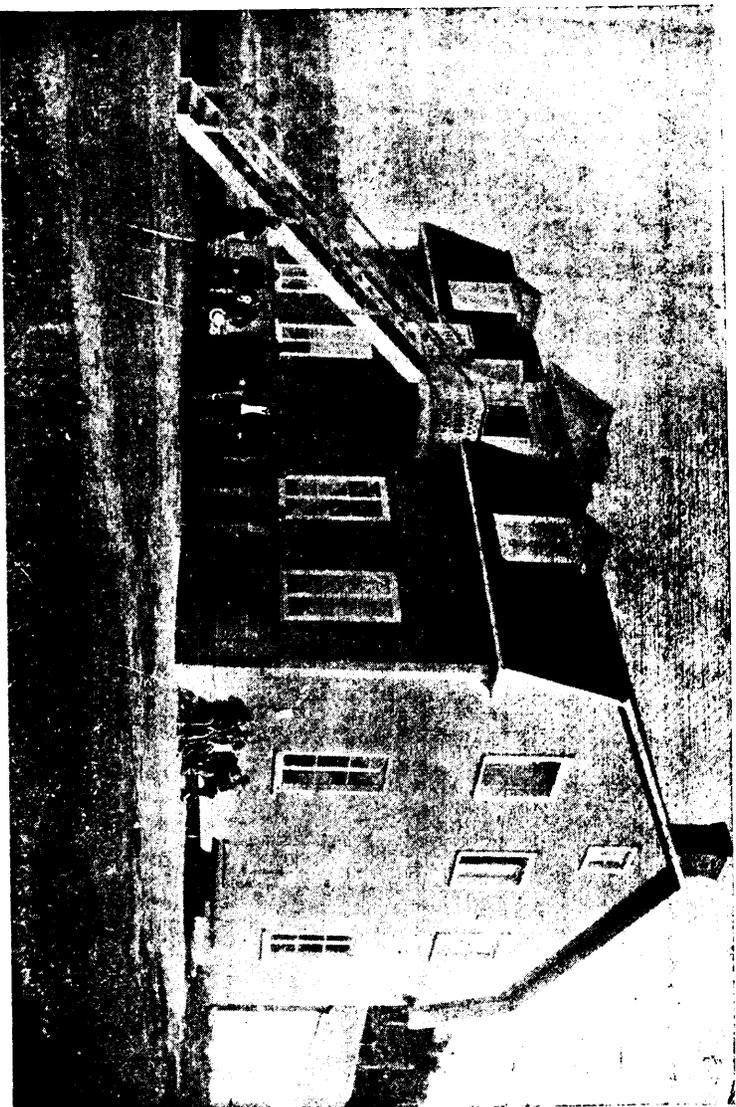


CAPITAINE TCHOUKINE
Commandant du croiseur de 1^{re} classe
Souvenir d'Azov.

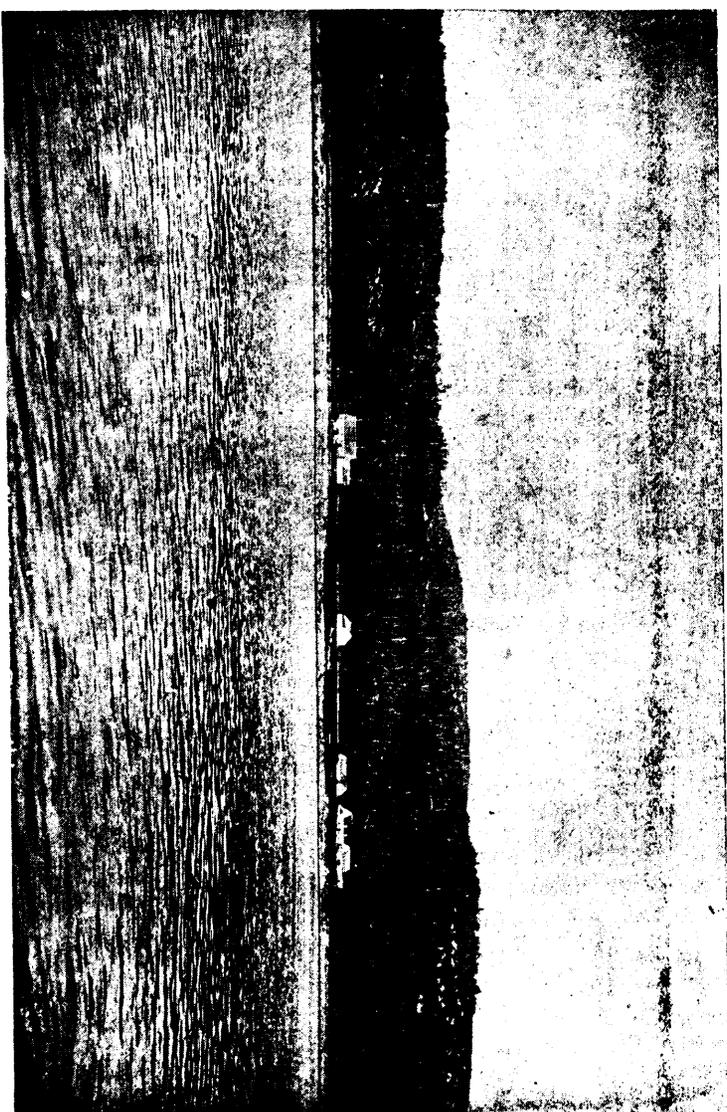


LE POPE ABEL, aumônier de l'escadre.

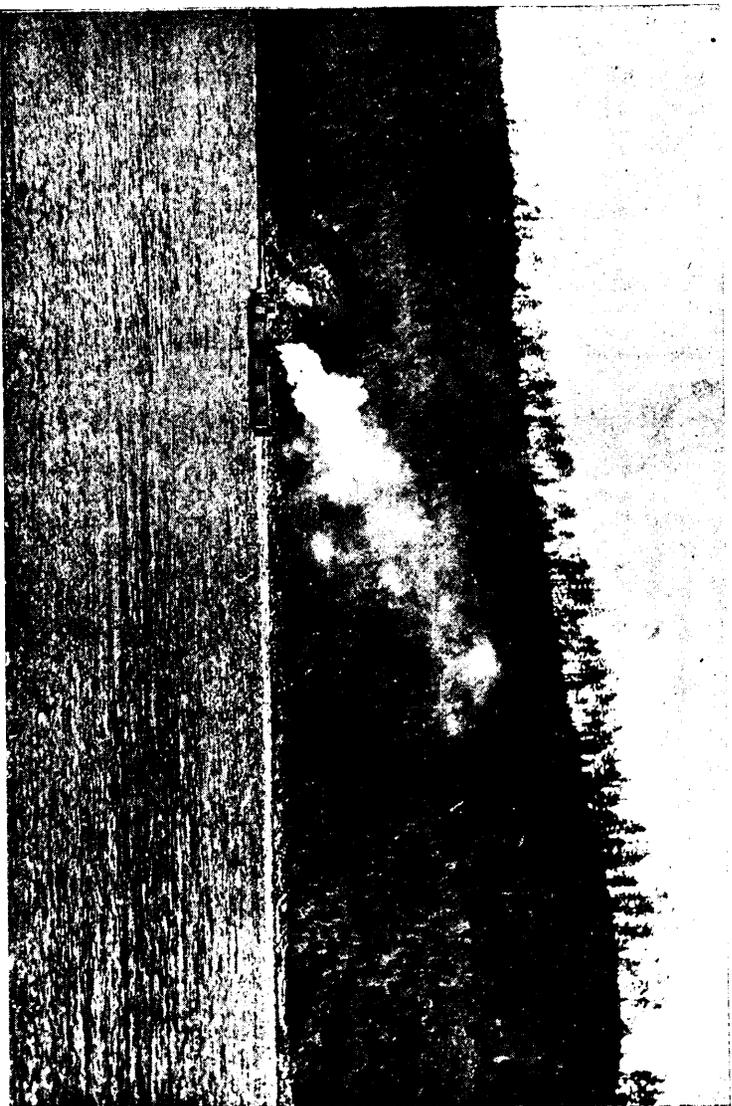
L'AMIRAL AVELAN ET SON ÉTAT-MAJOR



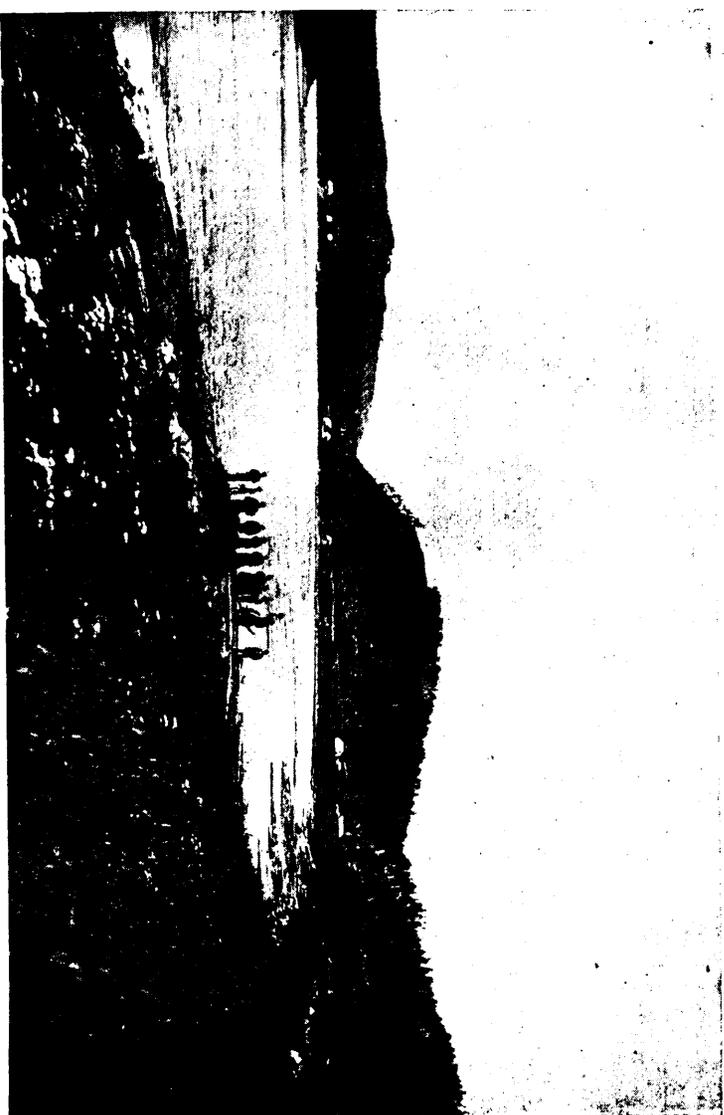
PREMIERE DES PILES



CHAPELLE DE LA GRAND' ANSE



RAPIDE DE LA MANGONCE



ENTREE DE LA MERINAC

A TRAVERS LE CANADA. — LE LONG DU SAINT-MAURICE

Photo. de M. l'abbé A. Moreau

L'HOMME

Sur un trône élevé dans sa gloire par son père,
Pour son pays armé, combattant vaillamment,
Au milieu des soucis à vaincre sur la terre,
Cherchant à défer le sort si peu clément ;

Entre les sombres murs d'un pieux monastère,
Aux degrés de l'autel qu'il gravit saintement,
Au sein de sa famille aimable et tendre père,
Ou courbé sur le sol qu'il sillonne gaiment,

L'homme partout impose, et par tant de noblesse,
De force, de grandeur, d'amour et de sagesse,
Devient le digne objet de l'admiration.

Mais où l'homme à mes yeux paraît plus grand encore,
C'est bien lorsque ce roi de la création
S'abaisse au tribunal du bon Dieu qu'il adore !

Augustin Lellis.



FRÈRE PAILLASSE

(Suite)



L avançait lentement, écrasé par le poids de ses souffrances physiques et morales et fixant l'horizon avec effroi. Plus la moindre habitation devant lui, il marchait maintenant sur la grande route, en rase campagne.

Où allait-il, le pauvre ? où portait-il ses pas égarés et sans but ? hélas ! il n'en savait rien lui-même. Toute la contrée le connaissait et on l'avait pourchassé de partout. Aller

ailleurs, explorer d'autres parages, ne serait-ce pas s'exposer aux mêmes misères, aux mêmes épreuves, heurter les mêmes préventions ?

Jusqu'à ce jour, cependant, il avait nourri l'espoir que quelque chrétien éclairé, méprisant les préjugés, finirait par lui accorder la faveur de vivre chez lui en travaillant. Mais en cette nuit, en proie aux douloureuses pensées qui venaient brusquement de fondre sur son esprit, il n'espérait plus rien. Il avait vécu en païen, loin du ciel ; il était maudit et n'avait plus qu'à mourir ; trop heureux si Dieu, dans son extrême miséricorde, daignait lui pardonner en considération des terribles souffrances qu'il venait de traverser, trois mois durant.

Il aperçut une forêt au lointain, à travers les ténèbres livides, éclairée par un quartier de lune ; dès lors son parti fut vite pris.

Dans cette forêt, relativement hospitalière, il chercherait des feuilles, de la fougère et s'en ferait une couche un peu moins froide que la neige, puis, s'étendant sur ce misérable grabat peut-être encore trop doux, trop moelleux pour un pêcheur comme lui, pensait-il, il attendrait là, tout en implorant de Dieu le pardon de ses fautes, que la mort vienne le délivrer de sa vie inutile et désormais sans espoir.

Cette sombre pensée de mourir bientôt seul, dans le silence et à l'ombre des bois, loin des humains et près des loups, dont le hurlement s'entendait au loin, cette lugubre pensée, disons-nous, inspirait une joie âpre à ce pauvre jeune homme et le rendait presque heureux. Sous l'empire de cette idée fébrile, l'infortuné Paillasse trouvait le courage de doubler son pas, jusque là languissant. Il bénissait maintenant l'humanité de lui avoir procuré, en le dédaignant, en le repoussant, l'heureuse occurrence de ramener sa pensée à Dieu.

Paillasse avait déjà franchi plus de six milles, le bois se rapprochait. . . . " Dans une demi-heure, j'y serai, se disait Paillasse, et alors. . . . merci, mon Dieu ! " ajouta-t-il, en regardant le ciel, exprimant par ce seul mot le calme et la résignation qui remplissaient son âme.

Il avait faim et froid, la fièvre le consumaient mais de nouveau, il n'en avait plus conscience, soutenu par cette vie factice qu'allumait en lui l'espoir de quitter cette triste existence pour un monde meilleur.

De temps à autre, il jetait les yeux à l'horizon que limitait le bois vers lequel il se dirigeait, ne voyant rien autre chose.

Enfin, la forêt se dessina nettement ; Paillasse souriait déjà devant la sinistre retraite qui semblait étendre ses branches pour le saisir ; il allait l'atteindre, quand, soudain, une cloche rompit joyeusement le lugubre silence de cette nuit d'hiver.

* *

Le jeune homme, comme arraché brusquement d'un rêve, fit un soubresaut et s'arrêta net : il lui sembla que cette cloche était un bronze mystérieux qui sonnait son glas funèbre. Cette sonnerie n'était pourtant pas une hallucination : c'était la cloche d'un couvent de trappistes, voisin de la forêt.

Il était minuit et la cloche tintait l'office que ces religieux récitent au milieu de la nuit. Paillasse s'orienta au son de cette cloche et aperçut sur la droite, à une centaine de verges, un fanal surmontant une porte cochère.

Il reconnut le couvent et s'y dirigea, se disant que peut-être Dieu lui avait ménagé là l'hospitalité afin de l'arracher à la mort.

Il n'avancait cependant qu'avec une certaine crainte, n'ayant pas encore expérimenté l'accueil réservé dans les maisons religieuses, aux gens de son acabit.

Il arriva à la porte du monastère : elle était fermée, naturellement, mais levant les yeux, Paillasse vit des mots en lettres d'or, flamboyant sous l'éclat du fanal : ne sachant pas lire, il ne put les déchiffrer, et il restait sur place, perplexe.

Un lourd marteau reposait sur la porte cochère mais Paillasse n'osait le soulever, quand le Frère tourier, qui avait perçu un bruit au dehors, ouvrit, discrètement le guichet grillé percé dans la porte et aperçut Paillasse, les yeux rivés sur les caractères mystérieux.

Alors, le Frère, devinant que le jeune homme ne parvenait pas à en saisir le sens, lui dit :

— L'inscription que vous voyez, se lit ainsi : " Cette porte s'ouvre devant tous, même devant le pêcheur. " Donc, ajouta le religieux, qui que vous soyez, entrez, vous êtes le bienvenu, et ce disant, il ouvrit un des vantaux de la porte.

Paillasse, surpris, ne parut pas tout d'abord comprendre le religieux et joignant les mains, il lui d'une voix suppliante :

— Au nom du ciel, ayez pitié de moi, je meurs de froid et de faim. "

Alors le trappiste fit un pas en avant, le prit par la main et sans ajouter un mot, lui fit franchir la porte qui se referma aussitôt.

Toujours en le tenant par la main, le Frère tourier l'introduisit dans sa loge où flambait un bon feu. A la vue du feu qu'il ne connaissait pour ainsi dire plus depuis le commencement de l'hiver, Paillasse se crut en paradis : des larmes de reconnaissance jaillirent de ses yeux et il se jeta aux pieds du religieux en lui baisant les mains.

Celui-ci, avec cet instinct particulier aux personnes pieuses, devina une souffrance morale égale à la souffrance physique dans ce débris humain qui était devant lui et le relevant avec bonté, il le fit asseoir, en lui demandant à quelles constances il devait de le voir à ces heures à l'abbaye.

Paillasse lui raconta, en quelques mots, sa triste odyssée et, le récit fini, le religieux prononça cette sentence, en regardant le ciel :

— Seigneur ! que vos voies sont grandes et mystérieuses !

Puis, ramenant son regard vers le jeune homme, il ajouta :

— Mon cher frère, l'airain sacré de la cloche des trappistes fut votre Providence ; Dieu était con-

sent de votre sacrifice, et vous en a récompensé en vous dirigeant vers cette forêt qui, au lieu d'être votre tombeau, a été le phare de votre délivrance. Ainsi finit le serviteur qui a mis sa confiance dans le Seigneur ! Amen, termina le religieux, puis, faisant signe à Paillasse de l'attendre, il disparut.

Deux minutes après, il était de retour avec un plateau chargé d'un service complet : viande, vin, fruit et bon pain blanc, bien différent du grossier pain noir qu'on lui jetait en pâture depuis un trimestre et enfin, pour couronner le festin, le café et pousse-café, c'est-à-dire, une goutte d'eau-de-vie. Tel fut le repas qui fut servi à Paillasse qui n'en aurait pas cru ses yeux si son palais satisfait et son estomac bien restauré ne l'eussent convaincu qu'il ne rêvait pas.

Quelques-uns de nos lecteurs penseront peut-être que, certain jour, le règlement des Pères trappistes leur permet bonne chère, puisqu'ils peuvent ainsi, à un moment imprévu, servir un tel menu aux voyageurs. Non, les trappistes ne se nourrissent jamais aussi copieusement : l'ordre de la Trappe est un des plus austères. L'ordinaire de ces religieux se compose invariablement de soupe, légumes et pain, le tout arrosé d'eau comme boisson, mais ils tiennent toujours quelques bons mets à la disposition de leurs visiteurs ou des malheureux ; qu'on aille visiter la Trappe d'Oka, et on se convaincra de ce que nous avançons.

Pendant que le trappiste ne mange qu'une soupe maigre, c'est-à-dire à l'huile ou au beurre avec des légumes cuits à l'eau et du pain bis, le voyageur y sera reçu comme à l'hôtel, et, s'il se présente en visiteur, il y sera servi comme le fut le héros de notre récit, et les bons Pères ne lui demanderont pas un sou pour ce plantureux menu. Encore une fois, plusieurs de nos concitoyens ont expérimenté cette vérité à Oka.

Ainsi lesté, Paillasse, qui ne se souvenait pas d'avoir fait un tel balthazar, c'est-à-dire un tel gala, se sentit lourd, et de bonne chair, et de fatigue, et manifesta l'envie de dormir. Le Frère le conduisit à une chambre voisine de sa loge, où se trouvait un bon lit et lui dit de dormir jusqu'à ce qu'il fût bien reposé. Ne connaissant aucune formule de prières, il remercia Dieu à sa façon de lui avoir fait enfin rencontrer des amis, et se mit au lit ; il s'endormit incontinent, et comme il le dit lui-même plus tard, dans un bien-être inénarrable. Pauvre Paillasse, pareille repos et semblable lit ne s'était jamais encore, en effet, rencontrés ensemble dans le cours de sa vie aventureuse.

Il était neuf heures quand il se réveilla le lendemain. Il se leva, réconforté, bien que faible encore par suite de ses longues privations, et alla frapper à la porte du Frère tourier. Celui-ci s'enquit de la manière dont il avait passé la nuit et ce qu'il avait présentement l'intention de faire.

— Rester avec vous, bons Frères, si c'est possible, et travailler pour le couvent, répondit Paillasse.

— C'est bien, dit le religieux, je vais vous conduire au révérend Père abbé.

Le supérieur le reçut comme un fils et le l'accepta comme ouvrier du monastère.

Après un repos de huit jours et plus, s'il l'eût voulu, Paillasse entra en fonctions. Il aida d'abord au travaux du dehors : jardinage, nettoyage, rangement. Sous le régime réconfortant qu'on lui faisait suivre, ses forces revinrent rapidement et avec elles, chose qu'il n'espérait plus, la science ayant déclaré ses facultés gymnastiques brisées à tout jamais, ses aptitudes pour les tréteaux revinrent comme par enchantement. Un mois après son entrée dans cette maison hospitalière, il était de nouveau dispos comme avant la chute fatale qui avait heureusement brisé, disait-il, sa carrière de funambule.

Ayant révélé ses dispositions physiques au Père abbé, le supérieur lui dit en souriant que les règlements de La Trappe ne comportaient pas de voltige, mais que, vu ses aptitudes, on l'emploierait de préférence aux travaux qui exigeaient de la vélocité et du sang-froid, tels que la réparation des toits du couvent, la cueillette des fruits sur les arbres élevés du verger, le dressage des chevaux provenant du haras du monastère, etc. Paillasse, qui désirait ces emplois, remercia avec bonheur de ce qu'on les lui accordât. Enfin, il allait travailler

utilement et pour un public qui ne serait pas ingrat.

Depuis son entrée au monastère, on faisait chaque jour à Paillasse un cours d'instruction religieuse : il fit des progrès rapides en catéchisme, mais en revanche il avait mille difficultés à apprendre ses prières. Néanmoins, au bout de six semaines, le trouvant suffisamment instruit, bien que ne connaissant pas bien les formules de prières indispensables, tels que *Pater*, *Credo*, et autres, on le baptisa et on lui donna le nom de Joseph. Comme Paillasse ne se connaissait pas d'autre appellatif que celui-là sous lequel on l'avait toujours désigné, on l'enregistra sur la matricule de la communauté sous le nom de Joseph Paillasse.

Le baptême de Paillasse fut le premier bonheur de sa vie, et dans sa joie il demanda avec insistance d'être reçu novice. On lui dit qu'il le serait aussitôt qu'il posséderait ses prières par cœur, mais qu'en attendant, pour le récompenser de sa bonne volonté, la communauté l'appellerait frère, et, selon son désir, frère Paillasse.

A. Valour

(La fin au prochain numéro)

L'ÉCHELLE DE SAINT JOSEPH

LÉGENDE

I



Un jour, c'était sans doute vers l'octave de la Toussaint, les saints habitants du ciel conversaient entre eux et s'entretenaient de choses et d'autres.

— Ne remarquez-vous pas, fit l'un, que depuis quelque temps, il circule dans notre glorieuse cité certains individus à la mine étrange pour ne pas dire suspect ?

— En effet, repartit un autre saint, et ces nouveaux venus, que personne de nous n'a connus comme clients, ont vraiment des allures bien communes pour ce séjour de gloire et de sainteté.

Chacun émettait ainsi son avis, uniquement préoccupé de l'honneur de la céleste patrie et du royaume de Dieu ; car au ciel, tout sentiment de jalousie et d'envie est à jamais banni. Il fallait prendre un parti. On résolut d'envoyer des députés à saint Pierre, pour lui demander des explications sur l'admission en paradis de ces personnages qu'une mines négligée et des manières communes semblaient devoir en exclure encore pour un temps.

Les envoyés trouvèrent saint Pierre fort occupé. Il pesait, mesurait, comptait les mérites d'une foule de postulants. Il en arrivait de toutes les contrées de la terre, car c'était l'époque d'un grand jubilé. Saint Pierre était en train de prouver à un malheureux buveur qui cherchait à pénétrer au ciel, qu'il avait besoin d'être purifié quelque temps en purgatoire ; l'homme suppliait, saint Pierre insistait, quand saint Adrien vint lui frapper familièrement sur l'épaule :

— Saint Pierre, portier du ciel ! lui dit-il.

— Laissez-moi, répliqua saint Pierre, vous voyez que je n'ai pas un instant à moi.

— De grâce ! reprit saint Adrien, fermez donc la porte à cet ivrogne, et veuillez nous écouter. Pleins de respect pour vos augustes fonctions, nous venons précisément vous demander comment, depuis un certain temps, vous vous relâchez ainsi de vos justes rigueurs, et admettez au ciel des malotrus de la trempe de celui-ci. Le nombre de ces drôles ne devient que trop grande parmi nous.

— Eh quoi ! reprit vivement saint Pierre, je garde et je veille nuit et jour ; je ne me donne ni paix ni trêve pour viser chaque passeport, et pour sonder tous les cœurs. Je puis dire que jamais rien

d'impur n'a passé par cette porte, depuis le jour où le divin Maître m'a confié la clef ; car nul ne passe sans voir ici ses actions, ses paroles et ses pensées scrupuleusement pesées. Et c'est à moi que vous adressez ces reproches de négligence et de faiblesse.

— Pardon, Pierre, dit saint Marc, ne vous troublez pas, je vous prie, mais bien plutôt, jetez les yeux sur le gars qui va là. Vit-on jamais son semblable en ces saints lieux ? Voyez quels regards craintifs il jette sur nous, comme il cherche à dissimuler ! Que dites-vous de cette chaussure, toute couverte encore des boues des mauvais chemins qu'il a parcourus, de ces vêtements déchirés, sans doute, dans quelque rixe de cabaret ? Tout cela est-il bien digne de la gloire des cieux ?

II

Saint Pierre demeurait ébahi et muet. Il feuilletait, retournait ses livres en tous sens, sans rien y comprendre. C'est, qu'en effet, le gaillard avait bien plus l'air d'un pilier de cabaret que d'église. Ses poignets semblaient s'être bien plus exercés à manier le gourdin sur le dos d'une malheureuse épouse qu'à égrener un rosaire. Il était évidemment de ceux qui avaient dû passer par le trou d'une aiguille et que les sacrements reçus *in extremis* avaient seuls pu arracher à l'éternelle damnation. Saint Pierre ne pouvait en croire ses yeux.

— Pour le coup j'ai été trompé, s'écria-t-il ; il faut bien que je le reconnaisse. Car quant à celui-ci, certes, il n'est pas entré par la porte, mais par quelque autre issue. Que saint Yves, le seul avocat que nous ayons parmi nous, s'empresse d'éclaircir ce mystère, et de nous apprendre par qui de tels particuliers ont été introduits.

Saint Yves, animé d'un saint zèle, accosta l'intrus et, par quelques adroites questions, sut bientôt éclaircir l'affaire.

— Je l'ai trouvé ! s'écria-t-il, revenant en toute hâte. Il n'y a que saint Joseph pour nous jouer de pareils tours !... Voilà le secret de tout ce bruit de scie, de rabot, de marteau, que nous entendons parfois derrière ce bosquet touffu qui dérobe le mur du paradis. Dans le coin le plus reculé du bois, où jamais ne passe ni saint ni ange, saint Joseph a établi un atelier. Tandis que nous le croyions paisiblement occupé à ses innocents travaux d'autrefois, que faisait-il ? Loïn de tous regards indiscrets, il a fabriqué une longue échelle, et l'a appliquée au mur d'enceinte de notre cité. Voilà tout le mystère.

A cette révélation inattendue, tous les saints s'empressèrent de se rendre à l'endroit désigné. L'échelle de saint Joseph était là tout du long adossée au mur.

— Voilà bien, s'écria saint Pierre, l'irréfusable preuve du délit ! Il est évident que saint Joseph fait passer des âmes par ici. Je m'explique maintenant et sa nombreuse clientèle parmi les enfants de la terre, et pourquoi cette multitude de gens débraillés, difformes, semblables à celui de tout à l'heure, passent et repassent sans cesse, portant une médaille et faisant neuvaine à saint Joseph.

III

Qui pourrait redire toutes les clameurs, toutes les récriminations que cette découverte souleva contre saint Joseph dans tous les rangs des élus ? Saint Pierre dépitait :

— A quoi me servent, s'écriait-il, mes glorieuses fonctions de portier de la céleste Jérusalem ? Je renoncerais à ma charge plutôt que de souffrir qu'une seule âme entre ici autrement que par cette porte et à l'aide de cette clef... Que nous restait-il à faire ? Allons ! saint Paul, grand docteur des nations, donnez-nous quelque bon conseil... et vous tous, saints Apôtres, à quel parti nous arrêter ?

Tous furent du même avis ; tous, d'une voix unanime, déclarèrent qu'on ne pouvait tolérer pareil abus, et qu'il fallait au plus tôt pourchasser, expulser du ciel toute cette tourbe de gens sans aveu introduits par saint Joseph. Aussitôt, saint George, la lance au poing, saute sur son destrier, saint Hubert saisit son épieu, saint Paul brandit son glaive. Tous sont prêts à s'élanter, quand survint saint Joseph qui réclama humblement le silence et parla en ces termes :

— Puisque vous vous rangez tous contre moi, que puis-je faire seul contre vous, pour défendre et retenir mes clients ? Daignez considérer, cependant, que je n'ai fait qu'user de mon privilège et de mon droit ; que jamais on ne doit pouvoir dire qu'un mortel, quel qu'il soit, ait mis en vain sa confiance en ma protection. S'il faut donc que les miens s'en aillent, eh bien ! je partirai avec eux.

— Faites comme il vous plaira, lui fut-il répondu (et saint Guidon, ancien clerc d'Anderlecht, s'empressa de dire : *Amen*).

Saint Joseph se mit donc à rassembler ses gens. Ils formaient vraiment une collection aussi intéressante que nombreuse.

— Bon voyage ! lui criait-on de toutes parts. Que tardez-vous à partir ? Adieu ! adieu !

— Laissez-moi au moins le temps de seller mon baudet, repartit saint Joseph, et je pars sur-le-champ, car j'emène avec moi et mon Epouse et mon Fils...

Ces mots furent comme un coup de foudre sur les saints atterrés. Muets de crainte et de stupeur, ils se bouchaient les oreilles et n'osaient lever les yeux. Saint Georges, le premier, enleva bien vite le harnais de son cheval ; saint Hubert et saint Yves, s'enfuirent éperdus ; tous s'éloignèrent confondus. Saint Joseph, se voyant seul et victorieux, rassura ses clients, et s'en retourna paisiblement à son atelier, où il s'empressa d'ajouter quelques marches encore à sa bien miséricordieuse échelle.

Ah ! puisse-je moi-même, un jour, avoir le bonheur d'atteindre l'échelle de saint Joseph et de pénétrer ainsi en paradis !

LES GRÈVES DU PAS-DE-CALAIS

(Voir gravure)

Les grèves qui ont éclaté dans le bassin houillier du Pas-de-Calais n'avaient été accompagnées jusqu'à présent d'aucune violence. Pourtant, la nuit de vendredi à samedi, 7 octobre a été agitée dans toute l'étendue du bassin, en raison des reprises partielles du travail.

Aux mines de Lens, des bandes de grévistes ont tenté d'empêcher les mineurs de se rendre au travail. La gendarmerie a dû intervenir.

De nombreuses patrouilles se sont formées aux abords des puits de Dourges et se sont dirigées, vers deux heures du matin, sur les concessions de Courrières, de Drocourt et d'Ostricourt.

Aux mines de Drocourt, des bandes de grévistes se sont postées aux abords de la fosse n° 1. La gendarmerie, pour les disperser, a dû demander le concours d'un détachement de dragons, qui ont chargé contre les grévistes et ont blessé un grand nombre de mineurs.

Le stock de charbon industriel des mines de Lens est épuisé. Il reste toutefois environ trois mille wagons de demi-gros pour le chauffage domestique.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Sirop de pêche.—Prenez douze belles pêches, coupez les en quartiers après les avoir pelées, faites-les cuire pendant une heure dans une pinte d'eau à feu très doux, en y ajoutant une cuillerée de bon vinaigre blanc. Passez sans exprimer, laissez refroidir le jus, clarifiez et filtrez ; ajoutez alors trois chopines de sirop de sucre blanc, et réservez pour l'usage. Ce sirop n'est pas de conserve, il faut le boire avec de l'eau de Seltz, ou de l'eau simple, dans le mois de sa confection ; c'est une boisson très hygiénique et rafraîchissante.

Conservation des œufs.—Plongez des œufs frais dans l'eau bouillante ; retirez-les-en au bout d'une minute et faites-les sécher. Rangez-les ensuite sur des rayons garnis de son ou de paille et situés dans un lieu sombre mais sec. La mince couche de blanc que l'eau bouillante a cuite forme une sorte de doublure à la coquille, et l'action de l'air est ainsi conjurée. Lorsqu'on voudra manger ces œufs à la coque, on les fera bouillir deux minutes seulement puisqu'il ont déjà bouilli une minute précédemment. Pour les manger autrement, on en usera comme avec des œufs frais en observant toutefois que la partie primitivement coagulée doit être sacrifiée.



La place de la religion dans l'éducation

En parlant de la religion dans les écoles, je n'entends pas seulement par là que l'enseignement religieux doit tenir sa place et que les pratiques de la religion y doivent être observées. Un peuple n'est pas élevé religieusement à de si petites et mécaniques conditions ; il faut que l'éducation soit donnée et reçue au sein d'une atmosphère religieuse, que les impressions et les habitudes religieuses y pénètrent de toutes parts. La religion n'est pas une étude ou un exercice auquel on assigne son lieu et son heure ; c'est une foi, une loi qui doit se faire sentir constamment et partout, et qui n'exerce qu'à ce prix, sur l'âme et sur la vie, toute sa salutaire action.

* * * *

GUIZOT.

Superficie des différentes provinces et districts du Canada

	Milles carrés.
Ontario	181 800
Québec	188,688
Nouvelle-Ecosse	20,907
Nouveau-Brunswick	27,174
Manitoba	60 520
Colombie-Anglaise	341,305
Ile du Prince Edouard	2 133
District de Kewatin	400,000
" Alberta	100,000
" Assiniboia	95,000
" Saskatchewan	114 000
Reste des territoires	1,816,730
	<hr/>
	3,470 257
Les grands lacs, les rivières, etc. ne sont pas compris dans les superficies ci-dessus	140 000
	<hr/>
	3,610,000

* * * *

Histoire de singes

Le *Daily News* de Londres dit que le docteur Macgowan vient de rapporter à Tien Tsin (Chine), entre autres découvertes curieuses, des détails sur une race de singes de la Mandchourie, qui habitent les environs montagneux de la Grande Muraille. Il ont une réputation de potiers émérites et auraient même fait faire de grands progrès à l'art de la fabrication du vin. Une édition récente de l'*Histoire officielle du Yung Ping* raconte que, dernièrement, une bande de singes traversa un village, en passant d'une montagne à une autre. Des gamins les effrayèrent, et, en fuyant avec leurs petits, ils laissèrent tomber des jarres en terre. En les brisant, les villageois les trouvèrent remplies de deux sortes de vin, un vin rose et un vin vert, provenant de sortes de mûres des montagnes. On affirme dans le pays que les singes font des provisions de cette liqueur pour l'hiver, pour remplacer l'eau qui gèle.

Le docteur Macgowan cite d'autres témoignages de faits analogues, — y compris un récit chinois sur des singes de Chekiang qui pilent aussi des fruits dans des mortiers en pierre pour en faire une boisson, — et termine en se demandant s'il est vraisemblable que toutes ces histoires soient de pures inventions.

* * * *

Le chapeau de madame à l'Opéra

Couloirs des fauteuils d'orchestre. Entrent un monsieur, puis une dame très élégante, portant un chapeau à la mode nouvelle : fleurs et plumes en panache élevé.

L'huissier. — Je vous demande pardon, madame ; les dames ne sont plus admises à l'orchestre avec leur chapeau... Décision de l'administration.

La dame. — N'importe. J'ai mon coupon : je veux entrer.

L'huissier. — Il faudra alors déposer votre chapeau au vestiaire, madame.

La dame. — Ce chapeau-là ! Joli comme il est ! Je me le suis fait faire exprès pour l'orchestre de l'Opéra. Jamais !

Longue discussion. La dame s'irrite, le monsieur reste silencieux et l'huissier impassible. Après un quart d'heure, la dame accepte deux places au premier amphithéâtre.

Couloirs de l'amphithéâtre.

La dame, retirant son chapeau et le donnant à l'ouvreuse. — Débarrassez moi.

Le monsieur, après le premier acte. — Pardon, ma chère amie... daignerez-vous m'expliquer pourquoi vous avez retiré ici le chapeau que vous teniez tant à garder à l'orchestre ?

La dame. — Parce qu'ici... ça ne m'amuse pas de l'avoir. Je ne gêne personne !

* * * *

Un impôt sur les jeunes filles

Des journaux américains racontent ce qui suit : Un journal de Détroit (Michigan) demande l'établissement d'un droit d'exportation sur les jeunes filles, et voici, de curiosité, la traduction littérale d'un article qu'il publie à ce sujet :

" Le temps est venu pour le gouvernement des États-Unis, de mettre un impôt sur l'exportation des jeunes filles américaines. Marier des indigents titrés avec des héritières américaines est devenu en Angleterre une véritable industrie, encouragée par tous les parents riches ou pauvres du dit indigent.

" Il faut le dire pourtant à leur louange, il y a de jeunes Américaines, riches et jolies, qui vont chaque année en Europe et reviennent chaque année avec leurs cœurs et leur fortune intacts.

" Elles sont flattées des avances qui leur ont été faites, mais non dupées. Elles vont en Europe pour s'amuser honnêtement et non pour redorer des blasons.

" Lorsqu'une sur mille se laisse prendre à l'appât d'un titre nobiliaire plus ou moins authentique, les neuf cent quatre vingt dix neuf autres, qui n'ont jamais eu l'intention ou le désir de se marier à l'étranger, n'en sont pas moins portées sur la liste des jeunes Américaines à la recherche d'un mari titré.

" Ceci est une diffamation à l'égard de l'Américaine. Elle sait en général ce qu'elle a à faire ; mais il n'en est pas moins prudent de la mettre en garde contre les agences matrimoniales anglaises et de lui dire qu'il existe des milliers de nobles ruinés à la recherche d'une bonne affaire."

* * * *

Grandeur et décadence du pavé en bois

On sait avec quelle faveur le pavage en bois a été accueilli, dit le *Cosmos*, de Paris ; il paraît que cet encouement était intempestif. Les hygiénistes, ces gens terribles qui ne veulent plus nous laisser boire ni reposer, qui nous font dépérir à force de précautions, viennent de lui désarmer formellement la guerre. Ils apportent une foule de raisons pour justifier ces hostilités. En Angleterre, notamment, une réaction commence contre l'emploi du pavage de bois dans les rues étroites, les cours de maisons et préaux des écoles.

En effet, le bois, arrosé d'urine ou simplement d'eau, fermente et devient putrescible ; c'est ce poussier de pavage en bois qui a causé, disent les hygiénistes, tant de cas de conjonctivites et de maux de gorge, cet été, à Paris.

Le Dr Sedgwick Saunders, médecin chargé de salubrité de la cité de Londres, déclare que le pavage en bois est le système de revêtement des chaussées le plus antihygiénique que l'homme ait créé. Il cite des voies de Londres où l'on doit employer les désinfectants au moins deux fois par jour, parce qu'elles sont pavées en bois et que les matières organiques, s'infiltrant dans les joints, s'y décomposent et dégagent des odeurs abominables.

Aussi préconisent-ils avec force l'emploi du pavage asphalté comprimé ou de toute autre matière imperméable, et il exprime l'espoir que son

avis prévaudra bientôt pour le plus grand bien de l'hygiène publique.

* * * *

Caractères, mœurs, usages et coutumes des différents peuples

Les Français sont spirituels, actifs, vaillants, gais, hospitaliers, ont l'imagination ardente, cultivent avec succès les arts et les sciences, mais ils sont légers et aiment les nouveautés et les modes.

Les Canadiens français ressemblent beaucoup aux Français sous le rapport du caractère, mais ils sont plus religieux, et le contact des Anglais leur a donné un certain flegme que n'ont pas leurs cousins d'Europe.

Les Américains sont actifs, audacieux dans leurs entreprises et inventifs. Ils ont l'esprit des affaires et ne reculent devant rien pour s'assurer le succès. Démocrates dans toute l'acception du mot, ils sont généralement d'un sang généreux étonnant. Ils semblent n'avoir qu'un but : faire fortune.

Les Anglais sont bien faits, matériels, politiques, habiles navigateurs ; ils ont l'imagination vive pour l'invention, sont hauts envers les étrangers ; la haute classe est honnête et généreuse ; la basse classe est grossière. Tous songent à l'intérêt.

Les Suédois sont polis, généreux, laborieux, capables des plus grandes fatigues, jaloux de l'honneur, amateurs des sciences et des voyages.

Les Danois sont affables, laborieux, durs à la fatigue, bons soldats, cultivent avec avantage les sciences et les arts.

Les Russes sont forts, robustes, amis de leurs pays, fort attachés à leur souverain, font des progrès dans la civilisation et dans la culture des sciences et des arts.

Les Polonais sont belliqueux, courageux, honnêtes, hospitaliers, robustes, capables de supporter les plus grandes privations.

Les Lapons sont très-petits, laids, difformes, paresseux, ignorants, presque sauvages, habitent dans des cabanes.

Les Prussiens sont forts, courageux, bons soldats, constants dans leurs entreprises, amateurs des sciences et des arts, mais peu délicats.

Les Allemands sont grands, robustes, sincères, vaillants, laborieux, mais peu sobres ; les grands sont jaloux de leur préminence.

LE CHERCHEUR.

NOUVELLES A LA MAIN

— Oh ! j'ai mal à la tête, disait hier le petit Dédé. — Ah ! si je pouvais faire comme maman ! — Et que fait-elle, ta maman ? — Lorsqu'elle a mal à la tête, elle ôte ses cheveux.

* * *

Un sportsman forcé vient de perdre son épouse.

Un ami le rencontre.

— Eh bien, et ta femme ?

— Hélas ! Tombée au dernier obstacle !

* * *

A la cour d'assises.

Le président. — Ainsi, vous avez pénétré dans un wagon de 2^e classe, vous avez cherché à étrangler cet homme et vous l'avez jeté sur les rails ?

— Il me demandait des renseignements, j'ai cru bien faire en le remettant sur la voie.

* * *

Toujours chez le juge d'instruction :

Le juge, levant sa canne vers un accusé :

— Il y a une fameuse canaille à l'extrémité de ma canne...

— A quel bout ? fait l'accusé.

* * *

— Quel insupportable hâbleur que cet animal Poilopate ! disait hier soir un de ses amis. Non seulement il ment d'une façon agaçante, mais encore il se contredit à chaque phrase.

— C'est vrai, ajouta quelqu'un, c'est un homme qui se coupe en rasant les autres.

EN FAMILLE

Par Hector Malot

I

Comme cela arrive souvent, le samedi vers trois heures, les abords de la porte de Bercy étaient encombrés, et sur le quai, en quatre files, les voitures s'entassaient à la queue leu leu : haquets chargés de fûts, tombereaux de charbon ou de matériaux, charettes de foin ou de paille, qui tous, sous le clair et chaud soleil de juin, attendaient une visite de l'octroi, pressés d'entrer dans Paris à la veille du dimanche.

Parmi ces voitures, et assez loin de la barrière, on en voyait une d'aspect bizarre avec quelque chose de misérablement comique, sorte de roulotte de forains, mais plus simple encore, fermée d'un léger châssis tendu d'une grosse toile, avec un toit en carton bitumé, le tout porté sur quatre roues basses. Autrefois la toile avait dû être bleue, mais elle était si déteinte, salie, usée, qu'on ne pouvait s'en tenir qu'à des probabilités à cet égard, de même qu'il fallait se contenter d'à peu près si l'on voulait déchiffrer les inscriptions effacées qui couvraient ses quatre faces : l'une, en caractères grecs, ne laissait plus deviner qu'un commencement de mot : *photog* celle au-dessous semblait être en allemand *graphic* ; une autre de l'italien *FIA* ; enfin la plus fraîche et française, celle-là : PHOTOGRAPHIE, était évidemment la traduction de toutes les autres, indiquant ainsi, comme une feuille de route, les divers pays par lesquels la pauvre guimbarde avait roulé avant d'entrer en France et d'arriver enfin aux portes de Paris.

Était-il possible que l'âne qui y était attelé l'eût amenée de si loin jusque-là ?

Au premier coup d'œil on pouvait en douter, tant il était maigre, épuisé, vidé ; mais, à le regarder de plus près, on voyait que cet épuisement n'était que le résultat des fatigues lougueusement endurées dans la misère. En réalité, c'était un animal robuste, d'assez grande taille, plus haute que celle de notre âne d'Europe, élané, au poil gris cendré avec le ventre clair malgré les poussières des routes qui le salissaient ; les lignes noires transversales marquaient ses jambes fines aux pieds rayés, et, si fatigué qu'il fût, il n'en tenait pas moins sa tête haute d'un air volontaire, résolu et coquin. Son harnais se montrait digne de la voiture, rafistolé avec des ficelles de diverses couleurs, les unes grosses, les autres petites, au hasard des trouvailles, mais qui disparaissaient sous les branches fleuries et les roseaux, coupés le long du chemin, dont on l'avait couvert pour le défendre du soleil et des mouches.

Près de lui, assise sur la bordure du trottoir, se tenait une petite fille de onze à douze ans qui le surveillait.

Son type était singulier : d'une certaine incohérence, mais sans rien de brutal dans un très apparent mélange de race. Au contraire de l'inattendu de la chevelure pâle et de la carnation ambrée, le visage prenait une douceur fine qu'accentuait l'œil noir, long, futé et grave. La bouche aussi était sérieuse. Dans l'affaissement du repos, le corps s'était abandonné ; il avait les mêmes grâces que la tête à la fois délicates et nerveuses ; les épaules étaient souples, d'une ligne menue et fuyante dans une pauvre veste carrée de couleur indéfinissable, noire autrefois probablement ; les jambes volontaires et fermes dans une pauvre jupe large en loques ; mais la misère de l'existence n'enlevait cependant rien à la fierté de l'attitude de celle qui la portait.

Comme l'âne se trouvait placé derrière une haute et large voiture de foin, la surveillance en eût été facile si, de temps en temps, il ne s'était amusé à happer une guêlée d'herbe, qu'il tirait discrètement avec précaution, en animal intelligent qui sait très bien qu'il est en faute.

—Palikare, veux-tu finir !

Aussitôt il baissait la tête comme un coupable repentant, mais dès qu'il avait mangé son foin en clignant de l'œil et en agitant ses oreilles, il recommençait avec un empressement qui disait sa faim.

A un certain moment, comme elle venait de le gronder pour la quatrième ou cinquième fois, une voix sortit de la voiture, appelant :

—Perrine !

Aussitôt sur pied, elle souleva un rideau et entra dans la voiture où une femme était couchée sur un matelas si mince qu'il semblait collé au plancher :

—As-tu besoin de moi, maman ?

—Que fait donc Palikare ?

—Il mange le foin de la voiture qui nous précède.

—Il faut l'en empêcher.

—Il a faim.

—La faim ne nous permet pas de prendre ce qui ne nous appartient pas ; que répondrais-tu au charretier de cette voiture s'il se fâchait ?

—Je vais le tenir de plus près.

—Est-ce que nous n'entrons pas bientôt dans Paris ?

—Il faut attendre pour l'octroi.

—Longtemps encore ?

—Tu souffres davantage !

—Ne t'inquiète pas ; l'étouffement du renfermé ; ce n'est rien, dit-elle d'une voix haletante, sifflée plutôt qu'articulée.

C'était là les paroles d'une mère qui veut rassurer sa fille ; en réalité, elle se trouvait dans un état pitoyable, sans respiration, sans force, sans vie, et, bien que n'ayant pas dépassé vingt-six ou vingt-sept ans, au dernier degré de la *cachexie* ; avec cela, des restes de beauté admirables, la tête d'un pur ovale, des yeux doux et profonds, ceux mêmes de sa fille, mais avivés par le souffle de la maladie.

—Veux-tu que je te donne quelque chose ? demanda Perrine.

—Quoi ?

—Il y a des boutiques, je peux t'acheter un citron ; je reviendrais tout de suite.

—Non. Gardons notre argent. Nous en avons si peu ! Retourne près de Palikare et fais en sorte, si tu peux, de l'empêcher de voler ce foin.

—Cela n'est pas facile.

—Enfin, veille sur lui.

Elle revint à la tête de l'âne et, comme un mouvement se produisait, elle le retint de façon qu'il restât assez éloigné de la voiture de foin pour ne pas pouvoir l'atteindre. Tout d'abord il se révolta et voulut avancer quand même, mais elle lui parla doucement, le flatta, l'embrassa sur le nez ; alors il abassa ses longues oreilles avec une satisfaction manifeste et voulut bien se tenir tranquille.

N'ayant plus à s'occuper de lui, elle put s'amuser à regarder ce qui se passait autour d'elle : le va et vient des bateaux mouches et des remorqueurs sur la rivière ; le déchargement des péniches au moyen des grues tournantes qui allongeaient leurs grands bras de fer au-dessus d'elles et prenaient, comme à la main, leur cargaison pour la verser dans des wagons quand c'étaient des pierres, du sable ou du charbon, ou les aligner le long du quai quand c'étaient des barriques : le mouvement des trains sur le pont du chemin de fer de ceinture dont les arches barraient la vue de Paris qu'on devinait dans une brume noire, plutôt qu'on ne le voyait ; enfin, près d'elle, sous ses yeux, le travail des employés de l'octroi qui passaient de longues lances à travers les voitures de paille, ou escaladaient les fûts chargés sur les haquets, les perçaient d'un fort coup de foret, recueillaient dans une petite tasse d'argent le vin qui en jaillissait et en dégustaient quelques gouttes qu'ils crachaient aussitôt.

Comme tout cela était curieux, nouveau, et elle s'y intéressait si bien, que le temps passait sans qu'elle en eût conscience.

Déjà un gamin, d'une douzaine d'années, qui avait tout l'air d'un clown, et appartenait sûrement à une caravane de forains dont les roulettes avaient pris la queue, tournait autour d'elle depuis dix bonnes minutes sans qu'elle eût fait attention à lui, lorsqu'il se décida à l'interpeller :

—V'là un bel âne !

Elle ne dit rien.

—Est-ce que c'est un âne de notre pays ? Ça m'étonnerait joliment.

Elle l'avait regardé, et voyant qu'après tout il avait l'air bon garçon, elle voulut bien répondre :

—Il vient de Grèce.

—De Grèce !

—C'est pour cela qu'il s'appelle Palikare.

—Ah ! c'est pour cela !

Mais malgré son sourire entendu, il n'était pas du tout certain qu'il eût très bien compris pourquoi un âne qui venait de Grèce pouvait s'appeler Palikare.

—C'est loin, la Grèce ? demanda-t-il.

—Très loin.

—Plus loin que... la Chine ?

—Non, mais, loin, loin.

—Alors, vous venez de la Grèce ?

—De plus loin encore.

—De la Chine ?

—Non ; c'est Palikare qui vient de la Grèce.

—Est-ce que vous allez à la fête des Invalides ?

—Non.

—Ousque vous allez ?

—A Paris.

—Ousque vous remiserez votre roulotte ?

—On nous a dit à Auxerre qu'il y avait des places libres sur les boulevards des fortifications.

Il se donna de fortes claques sur les cuisses en plongeant de la tête.

—Les boulevards des fortifications, oh ! là ! là ! là !

—Il n'y a pas de places ?

—Si.

—Eh bien ?

—Pas pour vous. C'est voyou, les fortifications. Avez-vous des hommes dans votre roulotte, des hommes solides qui n'aient pas peur d'un coup de couteau ! J'entends d'en donner et d'en recevoir.

—Nous ne sommes que ma mère et moi, et ma mère est malade.

—Vous tenez à votre âne ?
—Bien sûr.
—Eh bien ! demain votre âne vous sera volé ; v'là pour commencer ; vous verrez le reste ; et ce ne sera pas beau ; c'est Gras-Double qui vous le dit.

—C'est vrai, cela ?
—Pardi, si c'est vrai ; vous n'êtes jamais venue à Paris ?
—Jamais.
—Ça se voit ; c'est donc des moules ceux d'Auxerre qui vous ont dit que vous pouviez remiser là ; pourquoi que vous n'allez pas chez Grain-de-Sel ?

—Je ne connais pas Grain-de-Sel.
—Le propriétaire du Champ-Guillot, quoi ! c'est clos de palissades, fermées la nuit ; vous n'auriez rien à craindre, on sait que Grain-de-Sel aurait vite fichu un coup de fusil à ceux qui voudraient entrer la nuit.

—C'est cher ?
—L'hiver, oui, quand tout le monde rapplique à Paris, mais en ce moment je suis sûr qu'il ne vous ferait pas payer plus de quarante sous la semaine, et votre âne trouverait sa nourriture dans le clos, surtout s'il aime les chardons.

—Je crois bien qu'il les aime.
—Il sera à son affaire ; et puis Grain-de-Sel n'est pas un mauvais homme.

—C'est son nom, Grain-de-Sel ?
—On l'appelle comme ça parce qu'il a toujours soif. C'est un ancien biffin qui a gagné gros dans le chiffon qu'il n'a quitté que quand il s'est fait écraser un bras, parce qu'un bras n'est pas commode pour courir les poubelles : alors il s'est mis à louer son terrain, l'hiver pour remiser les roulettes, l'été à qui il trouve ; avec ça il a d'autres commerces : il vend des petits chiens de lait.

—C'est loin d'ici le Champ-Guillot ?
—Non, à Charonne, mais je parie que vous ne connaissez seulement pas Charonne ?

—Je ne suis jamais venue à Paris.
—Eh bien, c'est là.

Il étendit le bras devant lui dans la direction du nord.
—Une fois que vous avez passé la barrière, vous tournez tout de suite à droite, et vous suivez le boulevard le long des fortifications pendant une petite demi-heure ; quand vous avez traversé le cours de Vincennes, qui est une large avenue, vous prenez sur la gauche et vous demandez ; tout le monde connaît le Champ-Guillot.

—Je vous remercie ; je vais en parler à maman ; et même, si vous vouliez rester auprès de Palikare deux minutes, je lui en parlerais tout de suite.

—Je veux bien ; je vais lui demander de m'apprendre le grec.
—Empêchez-le, je vous prie, de prendre du foin.

Perrine entra dans la voiture et répéta à sa mère ce que le jeune clown venait de lui dire.

—S'il en est ainsi, il n'y a pas à hésiter, il faut aller à Charonne ; mais trouveras-tu ton chemin ? Pense que nous sommes dans Paris.

—Il paraît que c'est très facile.

Au moment de sortir elle revint près de sa mère et se pencha vers elle :

—Il y a plusieurs voitures qui ont des bâches, on lit dessus : " Usines de Maraucourt," et au-dessous le nom : " Vulfran Paindavoine " ; sur les toiles qui couvrent les pièces de vin alignées le long du quai on lit aussi la même inscription.

—Cela n'a rien d'étonnant.
—Ce qui est étonnant c'est de voir ces noms si souvent répétés.

II

Quand Perrine revint prendre sa place auprès de son âne, il s'était enfoncé le nez dans la voiture de foin, et il mangeait tranquillement comme s'il avait été devant un râtelier.

—Vous le laissez manger ? s'écria-t-elle.

—J'vous crois.

—Et si le charretier se fâche ?

—Faudrait pas avec moi.

Il se mit en posture d'invectiver un adversaire, les poings sur les hanches, la tête renversée.

—Ohé ! croquant.

Mais son discours ne fut pas nécessaire pour défendre Palikare ; c'était au tour de la voiture de foin d'être sondée à coups de lance par les employés de l'octroi, et elle allait passer la barrière.

—Maintenant ça va être à vous ; je vous quitte. Au revoir, mam'zelle ; si vous voulez jamais avoir de mes nouvelles, demandez Gras-Double, tout le monde vous répondra.

Les employés qui garde les barrières de Paris sont habitués à voir bien des choses bizarres ; cependant, celui qui monta dans la voiture photographique eut un mouvement de surprise en trouvant cette jeune femme couchée, et surtout en jetant les yeux ça et là d'un rapide coup d'œil qui ne rencontrait partout que la misère.

—Vous n'avez rien à déclarer ? demanda-t-il en continuant son examen.

—Rien.

—Pas de vin pas de provisions ?

—Rien.

Ce mot deux fois répété était d'une exactitude rigoureuse ; en dehors

du matelas, de deux chaises de paille, d'une petite table, d'un fourneau en terre, d'un appareil et de quelques ustensiles photographiques, il n'y avait rien dans cette voiture ; ni malles, ni panier, ni vêtements.

—C'est bien, vous pouvez entrer.

La barrière passée, Perrine tourna tout de suite à droite, comme Gras-Double lui avait recommandé, conduisant Palikare par la bride. Le boulevard qu'elle suivait longeait le talus des fortifications, et dans l'herbe roussie, poussiéreuse, usée par plaques, des gens étaient couchés qui dormaient sur le dos ou sur le ventre, selon qu'ils étaient plus ou moins aguerris contre le soleil, tandis que d'autres s'étiraient les bras, leur sommeil interrompu, en attendant de le reprendre. Ce qu'elle vit de la physionomie de ceux-là, de leurs têtes ravagées, culottées, hirsutes, de leurs guenilles, et de la façon dont ils les portaient, lui fit comprendre que cette population des fortifications ne devait pas, en effet, être très rassurante la nuit, et que les coups de couteau devaient s'échanger là facilement.

Elle ne s'arrêta pas à cet examen, maintenant sans intérêt pour elle, puisqu'elle ne se trouverait pas mêlée à ces gens, et elle regarda de l'autre côté, c'est-à-dire vers Paris.

Hé quoi ! ces vilaines maisons, ces hangars, ces cours sales, ces terrains vagues où s'élevaient des tas d'immondices, c'était Paris, le Paris dont elle avait si souvent entendu parler par son père, dont elle rêvait depuis longtemps, et avec des imaginations enfantines, d'autant plus féériques que le chiffre des kilomètres diminuait à mesure qu'elle s'en approchait ; de même, de l'autre côté du boulevard, sur les talus, vautrés dans l'herbe, comme des bestiaux, ces hommes et ces femmes, aux faces patibulaires, étaient des Parisiens.

Elle reconnut le cours de Vincennes à sa largeur et, après l'avoir dépassé, tournant à gauche, elle demanda le Champ-Guillot. Si tout le monde le connaissait, tout le monde n'était pas d'accord sur le chemin à prendre pour y arriver, et elle se perdit plus d'une fois dans les noms des rues qu'elle devait suivre. A la fin cependant, elle se trouva devant une palissade formée de planches, les unes en sapin, les autres en bois écorcé, celles-ci peintes, celles-là goudronnées, et quand, par la barrière ouverte à deux battants, elle aperçut dans le terrain un vieil omnibus sans roues et un wagon de chemin de fer sans roues aussi, posés sur le sol, elle comprit, bien que les bicoques environnantes ne fussent guère en meilleur état, que c'était là le Champ-Guillot. Eût-elle eu besoin d'une confirmation de cette impression, qu'une douzaine de petits chiens tout ronds qui boulaient dans l'herbe, la lui eût donnée.

Laissant Palikare dans la rue, elle entra, et aussitôt les chiens se jetèrent sur ses jambes, les mordillant avec de petits aboiements.

—Qu'est-ce qu'il y a ? cria une voix.

Elle regarda d'où venait cet appel, et, sur sa gauche, elle aperçut un long bâtiment qui était peut-être une maison, mais qui pouvait bien être aussi tout autre chose ; les murs étaient en carreaux de plâtre, en vieux pavés de grès et de bois, en boîte de fer-blanc, le toit en carton et en toile goudronnée, les fenêtres garnies de vitres en papier, en bois, en feuilles de zinc et même en verre, mais le tout construit et disposé avec un art naïf qui faisait penser qu'un Robinson en avait été l'architecte, avec des Vendredis pour ouvriers.

Sous un appentis, un homme à la barbe broussailleuse était occupé à trier des chiffons qu'il jetait dans des paniers disposés autour de lui.

—N'écrasez pas mes chiens, cria-t-il, approchez.

Elle fit ce qu'il commandait.

—Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il, lorsqu'elle fut près de lui.

—C'est vous qui êtes le propriétaire du Champ-Guillot ?

—On le dit.

Elle expliqua en quelques mots ce qu'elle voulait, tandis que, pour ne pas perdre son temps en l'écoutant, il se versait, d'un litre qu'il avait à sa portée, un verre de vin à rouges bords et se le jetait dans le gosier.

—C'est possible, si l'on paie d'avance, dit-il en l'examinant.

—Combien ?

—Quarante-deux sous par semaine pour la voiture, vingt-et-un sous pour l'âne.

—C'est bien cher.

—C'est mon prix.

—Votre prix d'été ?

—Mon prix d'été.

—Il pourra manger les chardons ?

—Et l'herbe aussi, s'il a les dents assez solides.

—Nous ne pouvons pas payer à la semaine, puisque nous ne resterons pas une semaine, mais au jour seulement ; nous passons par Paris pour aller à Amiens, et nous voulons nous reposer.

—Alors, ça va tout de même ; six sous par jour pour la roulotte, trois sous pour l'âne.

Elle fouilla dans sa jupe, et un à un, elle tira neuf sous :

—Voilà la première journée.

—Tu peux dire à tes parents d'entrer. Combien sont-ils ? Si c'est une troupe, c'est deux sous en plus par personne.

—Je n'ai que ma mère.

—Bon. Mais pourquoi ta mère n'est-elle pas venue faire sa location ?

—Elle est malade dans la voiture.

—Malade. Ce n'est pas un hôpital ici.

Elle eut peur qu'on ne voulût pas recevoir une malade.

—C'est-à-dire qu'elle est fatiguée. Vous comprenez, nous venons de loin.

LES MANGEURS DE FEU

Deuxième Partie

Le mystère du lac

Olivier, pendant cette année, eût joui d'un bonheur sans mélange, si sa pensée, malgré lui, ne s'était sans cesse envolée à Saint-Pétersbourg jusqu'au couvent de Notre-Dame de Kasan. Mais les deux années pendant lesquelles la princesse Maria Feodorowna l'avait condamné à l'inaction et au silence n'allaient pas tarder à expirer, et dans quelques mois, par un hasard heureux, à peu près à l'époque de l'épuisement du placer, il devait reconquérir sa liberté, le droit de poursuivre ses ennemis et d'en appeler à la justice souveraine, certainement abusée par des rapports mensongers. En attendant, il prenait son mal en patience et menait avec son vieil ami Dick le Canadien et son fidèle Laurent, la vie des grands gentlemen farmers de l'Ouest-Amérique et du Buisson australien, montant à cheval, chassant et se livrant aux plaisirs de la navigation sur le pittoresque lac Eyré avec deux charmants yachts à vapeur et à voiles, mâtés en goélettes, construits exprès pour lui dans les ateliers de Sounders and Sons de Melbourne.

Toute une flotille de pirogues, appartenant aux Nagarnooks, était rangée au mouillage près de la *Maria* et de la *Feodorowna*, noms des deux goélettes de plaisance, et donnaient à cette partie du lac l'aspect d'un véritable petit port ; on n'y avait du reste construit un quai et un *pier* d'embarquement.

Le lac Eyré, dans lequel venait se jeter le Victoria-River, avait un développement de trente lieues en longueur, du nord-est au sud-ouest, sur une largeur de seize lieues. C'était, comme on le voit, une véritable petite mer, avec ses tempêtes, ses coups de vent, dont la navigation exigeait un marin consommé.

Olivier s'était rendu exprès à Sydney pour y engager deux marins de sa nation et deux mécaniciens, et il avait trouvé ce qu'il lui fallait, grâce au naufrage d'un steamer, qui avait laissé sur les bras du consul de France tout l'équipage à rapatrier. Le Bihan, premier maître de manœuvre, était devenu capitaine de la *Maria*, qui jaugeait 60 tonnes et pouvait tenir le large par tous les temps ; et Le Guen, le second maître, capitaine de la *Feodorowna*, qui jaugeait 25 tonnes seulement et ne servait qu'aux courtes excursions. Tous deux, comme leur nom l'indique, étaient Bretons.

Taucas et Danéan, mécaniciens de seconde et troisième classe, étaient embarqués comme maîtres mécaniciens sur les deux goélettes, le premier sur la plus importante, naturellement. Ils provenaient tous les deux du vaisseau-école de Toulon et avaient fait un congé à l'Etat.

Un vaste chalet de bois avait été expédié tout prêt de Saint-Francisco ; on n'avait eu qu'à le monter dans une des vallées les plus pittoresques de la concession, à égale distance du lac et du placer, c'est-à-dire à un kilomètre environ. Il était vaste et élégant et réalisait tout le confort nécessaire à la vie la plus large et la plus élégante. On n'avait oublié ni les communs ni les box des chevaux. Un magnifique jardin, avec toutes les productions d'Europe et d'Amérique, était sorti de terre comme par enchantement, sous la direction de deux Chinois, les premiers jardiniers du monde, et, grâce à un vigneron bourguignon, quatre hectares de côtes bien exposées avaient été plantés de vignes.

Nos amis n'avaient pas perdu leur temps depuis que nous les avons quittés. Aussi chacun se trouvait-il heureux, à France-Station, nom qu'Olivier, d'accord avec Dick, avait donné à ce magnifique run, une des plus grandes et des plus belles propriétés du monde entier.

L'anniversaire de la naissance du Canadien n'était pas éloigné, et Olivier avait pris ses mesures pour qu'il fût célébré, aussi bien aux grands villages des Nagarnooks qu'au placer, avec une solennité sans égale.

Pour frapper l'imagination des Nagarnooks, il avait fait venir de Paris, en s'y prenant longtemps d'avance, un feu d'artifice commandé à Ruggieri, et afin de mettre le comble à la satisfaction de ses amis indigènes, on y avait joint un nombre de boîtes à musique égal à celui des familles, afin qu'on en pût posséder une dans chaque case.

De leur côté, les Nagarnooks avaient organisé une représentation complète de tous leurs exercices, jeux et cérémonies les plus solennelles. Le grand prêtre gardien du feu sacré, étant avancé en âge, il était urgent de lui donner un successeur, ou plutôt un coadjuteur, afin que l'âtre de Moto-Ouai ne restât pas une minute sans desservant ; ce devait être naturellement un de ses fils, car la charge ne pouvait sortir de la famille ; les chefs avaient décidé que cette cérémonie, d'autant plus imposante qu'elle n'avait lieu en général que trois ou quatre fois par siècle, serait accomplie le jour de la fête de Dick, qui était membre adoptif de leur tribu.

Peu de vieillards se souvenaient d'avoir déjà assisté à cette curieuse cérémonie, car le titulaire actuel, âgé de quatre-vingt-dix ans, n'en avait pas plus de quinze quand il avait succédé à son père.

Le lac Eyré contenait une grande quantité de poissons excellents, un surtout, espèce de saumon tacheté de noir, était fort prisé ; Olivier, désirant en avoir quelques-uns pour le banquet qu'il allait donner à tout le personnel du placer, à l'occasion de la fête de son ami, ordonna à Le Guen de prendre le large avec la *Feodorowna*, pour jeter les filets de trains. Cette

pêche ne se faisait que la nuit, car le jour ce poisson, d'un naturel très fin, fuyait les pièges qu'on lui tendait. Il se tenait aussi dans les grandes profondeurs du milieu du lac. Le Bihan, bien que son navire ne fût pas chargé de l'expédition, obtint l'autorisation d'accompagner son collègue, mais comme un spectacle, car tous deux étaient fort jaloux de leurs attributions.

La *Feodorowna* sortit au couché du soleil et ne rentra qu'au jour. Il avait venté forte brise pendant toute la nuit, et Olivier, très inquiet, attendait avec Dick sur le quai, pour savoir de Le Guen les causes qui avaient retardé son retour.

Les deux marins et le mécanicien Danéan, qui était de service, étaient tous les trois d'une pâleur mortelle.

—Vous avez perdu un homme ? interrogea Olivier, ne sachant que penser.

—Non, monsieur, l'équipage est au complet ; mais ce qui nous est arrivé est si étrange, si extraordinaire, que la sueur me perle encore le front en y songeant.

—Voyons, expliquez-vous, mon brave Le Guen.

—Je suis heureux que le Bihan et Danéan soient là pour nous certifier mes paroles, sans cela vous me prendriez certainement pour un fou.

—Je vous écoute, fit Olivier, avec une nuance d'impatience.

—En partant, hier au soir, il ventait du *noroit* et je m'orientai au plus près, bonnettes, foc et clin-foc, toutes voiles dehors enfin, nous ne pouvions aller à la vapeur pour ne pas effrayer le poisson. La *Feodorowna* est une bonne marcheuse et bien appuyée au vent, elle défilait ses douze nœuds à l'heure sans fatiguer. Sur les huit heures du soir, arrivés en *bonne eau*, nous jetâmes les filets de traîne, et je fis tout amener hors la misaine, qui nous donnait juste la vitesse suffisante à la pêche ; de huit à dix heures nous levâmes quatre fois les filets, et le produit ayant suffi pour remplir les deux nasses d'osier attachées aux flancs bâbord et tribord du navire, je songai au retour, et ordonnai à Danéan d'allumer ses feux. Pendant le temps nécessaire, nous restâmes à la cape, en causant de la merveilleuse pêche que nous venions de faire.

Tout à coup, au moment où Danéan venait me prévenir qu'il était sous pression, nous aperçûmes à deux ou trois cents mètres de nous, pas plus, une lumière du volume à peu près de celle du falot du grand mât ; intrigués, et croyant à une pirogue d'indigènes égarés dans la nuit, nous mîmes le cap sur elle, pensant la rejoindre en quelques minutes ; la distance qui nous séparait diminuait en effet rapidement, lorsque nous la vîmes s'abîmer dans les flots. Peu d'instant après, quel ne fut pas notre étonnement de la voir reparaitre du côté opposé ; nous lui donnâmes la chasse, et la même manœuvre se renouvela quatre ou cinq fois de suite.

—C'est étrange ! fit Olivier, qui cherchait vainement l'explication de ce mystère ; mais étiez-vous bien éveillés tous les trois ?

—Oh ! monsieur, nous n'avions pas envie de dormir, allez ; mais ce n'est rien encore ; la dernière fois, la lumière disparaissait sous les flots sans s'éteindre ; nous la voyions descendre lentement, lentement, et enfin rester immobile sous l'eau, à vingt-cinq ou trente brasses de profondeur.

—Que me racontez-vous là, Le Guen ?

—La vérité, monsieur, la pure vérité ; demandez à mes compagnons ; demandez aux matelots indigènes qui ont vu comme nous... Le Bihan prétend avoir vu la même chose dans la mer du Nord, et que c'est l'âme du capitaine du grand *Voltigeur Hollandais* qui revient parfois pour effrayer les marins ; mais c'est bien connu, continua le crédule Breton, que ce vaisseau fantôme ne navigue que dans l'Océan : Du reste, nous ne l'avons pas aperçu et le capitaine n'apparaît jamais sans son navire toutes voiles dehors. Il y a là, certainement, une manœuvre diabolique ; m'est avis, sauf votre opinion, monsieur, que le lac est ensorcelé. Ce n'est pas tout et la suite est bien plus extraordinaire encore. Lorsqu'au bout de quelques instants nous nous décidâmes à faire route, nous aperçûmes un cou allongé, noir et bombé comme le dos d'une baleine, qui nous suivait.

—Pour le coup, Le Guen, c'est de l'hallucination pure ; le lac ne contient pas de poissons de grande taille.

—Oui, monsieur, c'est à n'y pas croire, mais cela est, cependant. Cet être étrange glissait à fleur d'eau sans faire aucun bruit ; en vain j'ordonne à Danéan d'augmenter la pression pour fuir cette terrifiante vision ; nous développons soixante-dix tours de roue à la minute, et quatorze nœuds de vitesse, et il nous suivait, modelant son allure sur la nôtre ; enfin, chose incroyable et à rendre fou un homme sain d'esprit, après être ainsi resté dans nos eaux pendant plus d'une heure, le jour n'allait pas tarder à paraître et nous approchions de la côte, lorsque nous le vîmes arriver sur nous avec une vitesse furieuse, comme s'il voulait nous couler. Il n'en était rien, heureusement ; mais, pour nous narguer sans doute, il fit trois fois le tour de la *Feodorowna*, puis, plongeant à pic dans les flots, disparut. A ce moment, l'aube pointait à l'horizon, et nous n'étions guère à plus de trois milles du rivage. Voilà, monsieur, ce qui nous est arrivé, et, foi de Le Guen, si mes cheveux n'ont pas blanchi, ce n'est pas faute d'avoir eu peur.

—Voyons, Le Guen, ce n'est pas un conte du gaillard d'avant que vous me faites là ?

—Oh ! monsieur . . .

—Oui je sais que vous êtes incapable, mais aussi, voyez . . . vous avez vous même que c'est incroyable !

—Olivier, intervint Dick, d'une voix grave, il y a des choses incroyables, qui sont vraies cependant . . .

—M'est avis, intervint Le Bihan, que quelque crime épouvantable a été commis autrefois sur le lac, et ce feu qui s'acharnait sur nos pas doit être l'œuvre d'un trépassé qui revient demander des prières.

—Et cet objet noir et bombé comme le dos d'une baleine qui vous a poursuivi, dites-vous.

—Ce doit être la coque renversée de son embarcation que le fantôme manœuvre, comme le capitaine du grand *Voltigeur hollandais* ?

En tout autre moment, cette naïve explication du Breton eût fait sourire le jeune comte ; mais précisément parce qu'il était incrédule aux choses du surnaturel, les faits vigoureusement affirmés par les trois Européens et les indigènes ne l'en préoccupaient que plus profondément.

—Quels étaient la longueur et le volume de cet objet qui selon vous, serait l'embarcation du trépassé ?

—Exactement ceux de la *Feodorowna* . . . Si nous étions sur l'Océan, je croirais à la rencontre d'un baleineau de vingt-cinq mètres.

—Si vous n'avez pas été l'objet d'une illusion d'optique, ce serait l'explication la plus acceptable . . . mais une baleine dans ce lac, c'est presque aussi impossible que votre histoire de trépassé et de navire fantôme.

—Ce soir, nous prendrons le large avec les deux navires et nous explorerons le lac. Tenez vous prêts, capitaines.

—A vos ordres, monsieur, répondirent les deux marins.

Olivier et Dick reprirent ensemble le chemin de l'habitation.

Je pense bien, mon cher ami, dit le comte à son compagnon, que vous ne donnez pas dans ces histoires de revenants.

Le vieux trappeur secoua la tête sans répondre.

—Pour moi, continua Olivier, qui ne pouvais croire, et ne croirai jamais aux apparitions fantastiques, je suis extraordinairement intrigué, troublé, par le récit de Le Guen, confirmé par ses compagnons. C'est en vain que je me creuse le cerveau ; en tenant compte même des exagérations, naturelles dans la bouche de tout conteur qui croit au merveilleux, je ne puis arriver à trouver une explication plausible de ce singulier événement.

—Voulez-vous tenir un instant pour absolument véridiques les faits signalés par Le Guen, intervint le Canadien ; cela pourra servir de base à nos recherches.

—Soit ; mais je doute que cela éclaircisse la question . . . et d'abord, êtes-vous partisans de l'expédition de ce soir ?

—Entièrement, mon cher comte ; l'aventure est trop importante pour que nous n'essayions pas de voir si elle ne se renouvellera point à notre intention . . . ceci admis, nous verrons demain ce que notre excursion aura produit.

Ainsi que le lecteur l'a déjà compris, le monstre qui avait si fort effrayé Le Guen et ses compagnons n'était autre que le *Swan*, un des satellites du *Remember*. Johnatan Spiers, ayant pris le large pour se livrer à des essais comparatifs destinés à examiner si les réductions manœuvraient aussi bien que le colosse, avait rencontré par hasard le *Feodorowna* et s'était amusé à intriguer son équipage.

Reconnaissant, au langage que lui apportait le cornet acoustique, que le petit navire était commandé par un Français, il n'avait pas voulu pousser plus loin sa plaisanterie, et avait répondu par un refus net et sec à Ivanovitch, qui lui proposait de le couler pour renouveler dans l'eau l'expérience faite à terre sur les armées de Panama.

—Je crois vous avoir prévenu, lui dit-il, d'un ton qui n'admettait pas de réplique, que c'était à la générosité d'un Français que j'avais dû de me rattacher à la vie, alors que j'étais abandonné de tous. J'ai toujours regretté de ne l'avoir pas rencontré, et aujourd'hui plus que jamais, car ma reconnaissance égalerait son bienfait, c'est-à-dire que je l'élèverais si haut en fortune et en puissance qu'il n'aurait rien à désirer sur la terre ; mais il ne sera pas dit, dans l'impossibilité où je suis de m'acquitter, que j'aurai causé le moindre tort à un seul individu de sa nation.

Le Guen et ses compagnons avaient dû la vie à cette circonstance, car sans cela le capitaine Rouge, pour qui les hommes n'étaient pas plus que des pions sur un échiquier, n'eût pas hésité à pulvériser la *Feodorowna*.

A ce propos, Johnatan et Ivanovitch eurent, quand ils furent commodément installés dans le grand salon du *Remember*, une conversation importante et décisive.

—Je vous ai promis, fit le capitaine à son compagnon, de vous aider à vous emparer du comte d'Entraygues, qui, d'après les ordres du Grand-Invisible, doit être amené à la barre du conseil suprême, je tiendrai ma parole, mais dans ces limites seulement ; je ne vous ai pas laissé ignorer que si vous vouliez satisfaire une vengeance personnelle, vous n'avez pas à compter sur moi ; et vous m'avez juré qu'il n'existait aucun sujet d'animosité entre vous et le comte. Sa vie sera donc respectée, et vous n'userez pas de la latitude qui vous est laissée d'aller jusqu'au sacrifice de sa personne, dans le cas où la résistance de cet homme vous obligerait à une lutte armée.

—Pourquoi cela ?

—Parce que je le veux.

—Vous n'avez pas le droit de modifier les ordres que j'ai reçus du conseil suprême ; il faut que cet homme disparaisse s'il ne se soumet pas.

—Le comte d'Entraygues est Français, et cela me suffit ; il ne disparaîtra pas !

—Encore une fois, vous contrenez aux ordres du conseil suprême.

—Je me moque du conseil suprême et du Grand-Invisible comme cela,

dit Johnatan en lançant au plafond la fumée de son cigare. A bord du *Remember*, le conseil suprême, c'est moi ! le Grand-Invisible, c'est moi !

—Et votre serment d'obéir *perinde ac cadaver* ?

—Mais je n'ai reçu aucun ordre, moi ; c'est vous qui êtes chargé de cette mission.

—Lisez ! fit simplement Ivanovitch en tirant un papier de son sein : "Ordre au no 333 d'obéir au no 222 dans tout ce qu'il plaira à ce dernier d'ordonner."

—Ah ! vous ne vous êtes pas fié à ma parole ? Vous avez pris vos sûretés ? . . . Eh bien, voilà ce que je fais de cet ordre !

Et, froissant le papier, le capitaine l'approcha de la lampe et s'en servit pour rallumer son cigare qu'il avait laissé éteindre.

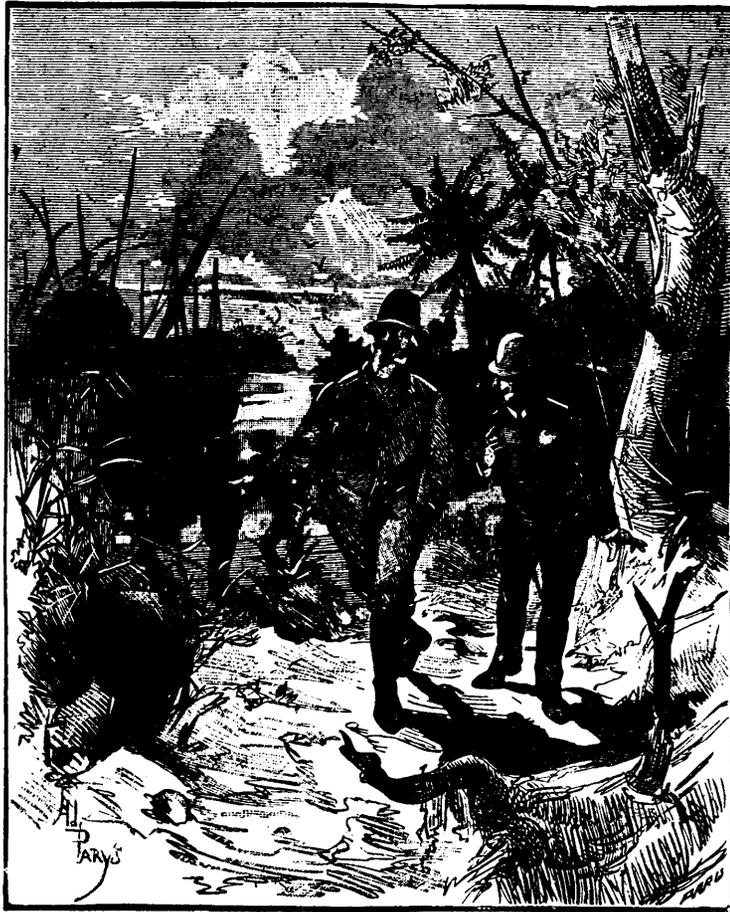
—C'est une rébellion ! s'écria Ivanovitch.

—Nullement. Vous n'avez oublié que deux choses, mon maître ; c'est qu'avant de m'engager, j'ai pris soin de réserver ma liberté d'action vis-à-vis des Français, et notamment du comte d'Entraygues, que je ne connais pas, mais dont j'ai exigé qu'on respectât la vie ; et en second lieu, que comme Invisible de première classe, je suis en droit de n'obéir qu'aux réquisitions directes du conseil suprême, et de ne tenir aucun compte de ceux qui me seraient donnés par intermédiaire.

—Ce n'est pas l'esprit du règlement.

—Mais c'en est la lettre.

—Soit ! que comptez-vous faire ?



Olivier et Dick reprirent ensemble le chemin de l'habitation.—Page 104 col. 1

—Tenir ma parole, mais rien que ma parole. Vous aider à faire le comte prisonnier sans qu'on touche à un cheveu de sa tête ; ceci fait, libre avec vous de tout engagement ultérieur, ne comptez pas que je vous livre votre prisonnier ; vous avez trop appuyés sur la partie de vos instructions qui vous permettent au besoin de vous défaire de lui, pour que je le croie en sûreté entre vos mains ; je le conduirai moi-même à Saint-Petersbourg devant le conseil suprême ; et pour que vous l'entouriez de soins et d'égards pendant tout le temps qu'il passera à bord du *Remember*, je dois vous prévenir que, sans même me donner la peine de faire constater les causes de sa mort par Prescott, s'il venait à succomber, je vous ferais faire immédiatement connaissance avec une des batteries électriques de l'intérieur, qui vous enverrait rejoindre votre victime : car il est bon que vous sachiez qu'il n'est pas un meuble, pas un endroit du *Remember* où je ne puisse à volonté vous foudroyer.

—Vous ne parliez pas ainsi il y a six mois, et votre reconnaissance si vive pour d'autres en prend à son aise avec moi.

—Ce n'est pas la même chose ; vous n'avez travaillé que pour vous ou votre société. En m'obligeant à revêtir la livrée des Invisibles, vous avez cru faire de moi votre esclave, tandis que le service que j'ai reçu jadis m'a été rendu sans arrière-pensée. Du reste, je n'ai fait qu'une exception dans mon dévouement, n'y touchez, pas, et vous verrez si je saurai, en toute autre occasion, reconnaître ce que vous avez fait pour moi . . . Mais croyez en mes paroles, n'entrons pas en lutte.

LOUIS JACOLLIOT.

(A suivre)

CHOSSES ET AUTRES

CHARBON EN POUVRE ET EN PASTILLES, APPROUVÉ ET RECOMMANDÉ PAR L'AC. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE LES *maladies de l'estomac, la dyspepsie, la diarrhée, la dysentérie, la cholérine, le choléra.*
 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

—Les Israélites ont puisé les premières notions du génie civil, chez les Egyptiens.

PILULES APPROUVÉES PAR L'ACAD. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE *l'Anémie, la Chlorose, ou pâles couleurs. L'Épuisement des forces.* LES PILULES DE VALLET VRAIES SONT BLANCHES ET SUR CHACUNE EST ÉCRIT LE NOM VALLET.
 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES

—Le plus haut clocher du monde est celui de la cathédrale d'Anvers, 417 pieds.

QUINUM LABARRAQUE
 VIN FÉBRIFUGE, TONIQUE DIGESTIF, APPROUVÉ PAR L'ACADEMIE DE MÉDECINE DE PARIS, pour les convalescents et tous ceux qui souffrent de faiblesse de l'estomac, d'anémie, d'épuisement causé par l'âge, les excès, le travail, la fièvre.
 EN BOUT. ET 1/2 BOUT. 19, rue Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

OPERA FRANÇAIS

M. R. SALLARD, Gérant

Spectacles de la Semaine commençant le 30 octobre

Lundi, mardi, mercredi : **LE PETIT DUC**, (Opérette)
 Jeudi, 6ième soirée de gala : **LA MASCOTTE**, (Opérette)
 Vendredi, samedi soir : **LES MESAVENTURES de CLEOPATRE** Vaudeville
 Samedi en matinée : **LES CLOCHES de CORNEVILLE** (Opérette)

Billets en vente au théâtre même et au magasin de musique de M. Hardy, 1637, rue Notre-Dame.

RIEN DE PLUS CURIEUX que le Grand Catal. Livres FRANÇAIS, ANGLAIS, ALLEMANDS, 50^e Part. Photog., Gravures, Aquarelles, etc APPY & C^o. Éditeurs, AMSTERDAM (Hollande).

LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

126 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCCURSALE A MONTREAL

1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément colorié, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Écho de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc.; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

UNE DOSE LE GRAND TAKE THE BEST **SHILOH'S CURE.**
 Remède contre la toux, 25c, 50c, \$1.
 Guérit la Consommation, la Toux, le Cramp, les Maux de gorge. Vendu par R. E. McCall, 282—mjs—100

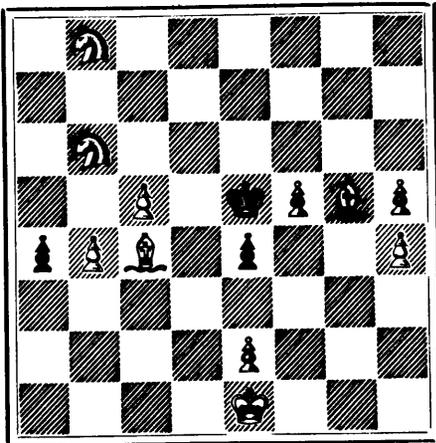
Jeux d'esprit et de combinaison

CHARADE

Quatre ou douze font le premier.
 Les coquettes par le dernier,
 Se donnent des grâces nouvelles.
 Aperçoivent elles l'entier,
 Quels cris ! quelles frayeurs mortelles !

No 130—PROBLEME D'ECHECS

Composé par Madame J. W. Baird
 Noirs - 3 pièces

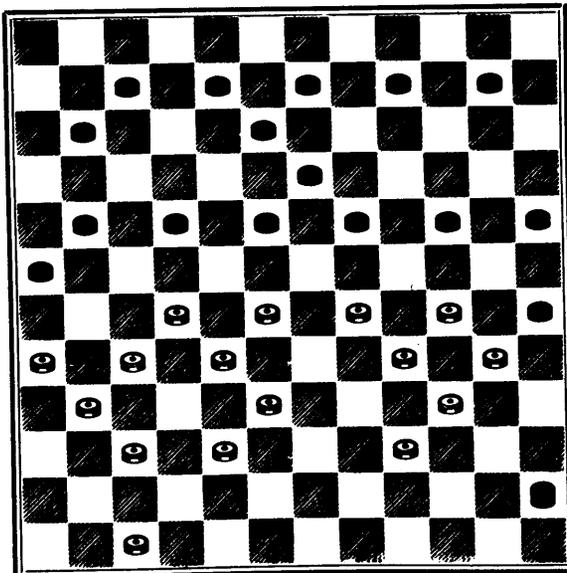


Blancs - 11 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

No 124.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. E. St-Maurice, Montréal
 Noirs - 23 pièces



Blancs - 19 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution de la charade.—Ami-don.
 Solution du logographe.—Grabat.
 Ont deviné : Dame Le Delorme, Saint-Henri ; J. Octave Godin, Cap Santé ; Mde A. E. Jacques St-Télesphore ; Cocardasse et Passepoil, St-Joseph ; Mlle Louise Côté, Grondines ; Marie-Anne et Alice Aubert, Albert et J. H. Simard. L. U. Renaud, Québec ; M. L. Simard, H. LaFond. Milles Laura et Poméla Forest. Montréal.

Solution du problème d'Échecs No 129

Blancs Noirs
 1 D 5 T D 1 ?
 2 Mat selon le coup des Noirs

Prière de remplacer la T à 1 TR par le Roi blanc.

LE BANQUE JACQUES-CARTIER

DIVIDENDE No 56

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi (3½) pour cent, sur le capital payé de cette institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au Bureau de la Banque à Montréal, le et après vendredi le premier décembre prochain.

Les livres de transferts seront fermés du 16 au 30 novembre inclusivement.
 Par ordre du Bureau de Direction.

A. DE MARTIGNY, Directeur-Gérant

Banque Ville-Marie

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois pour cent (3 p.c.) payable le premier jour de décembre prochain, a été déclaré pour le semestre courant sur le capital versé de cette institution.

Les livres de transferts seront fermés en conséquence du 16 au 30 novembre, inclusivement.

Par ordre du Bureau de Direction.

W. WEIR, Président.

Montréal, 24 octobre 1893.

ANNONCE DE

John Murphy & Cie

AUTOMNE 1893

MANTEAUX, MANTEAUX

Des milliers et des milliers de manteaux en stock. Les plus hautes nouveautés en manteaux, collerettes, etc., qui puissent être vues à Montréal.

DENTELLES

Dentelles de soie noire pour draperies de robes. Largeur 4 1/2 à 60 pouces, vendues depuis 95cts la verge

MOUCHOIRS

Mouchoirs en soie japonaise brodés, vendus 7½c chaque.
 100 douzaines de mouchoirs initiaux vendus 10c chaque ou 6 pour 50c
 Ces mouchoirs seraient de bonne valeur à 17c chaque.

PORTE-MONNAIES

Porte-monnaies, Bourses, satchels, un assortiment à des prix bas. Porte-monnaies en cuir solide 17c chaque. Sacs pour magasinier, valeur extra, vendus 50c chaque

Velours en Rubans avec revers satin, vendus 5c, 7c et 9c la verge.

JOHN MURPHY & OIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Bel. 2103 Federal Bel. 58

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY. L. Z. GAUTHIER.
 Téléphone no 2113.

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois
 Recevront gratuitement le feuilleton en cours de publication "Les deux Mariages de Cécile."

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants
 Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Embellage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE

Le meilleur Cognac importé au Canada.

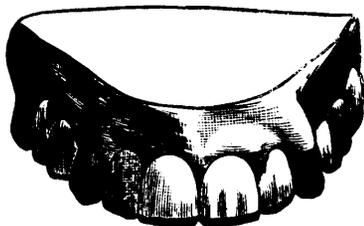


En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 35 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien
132 rue St Laurent

A. LEOFRED

(Gradué de Laval et de McGill)

INGENIEUR DES MINES

Bureau principal : Québec ; Succursales : Sherbrooke ; Montréal, 17, Côte de la Place d'Armes.

—Pour tout ce qui a rapport aux mines—

LES CAUSERIES FAMILIERES

52 NUMÉROS PAR AN

24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN

Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice : **Mme LOUISE D'ALQ,**

4, rue Lord-Byron, Paris

Abonnements reçus au *Monde Illustré*.

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

IMPORTATION D'AUTOMNE.—Notre assortiment dans la mercerie comprend les plus hauts nouveautés. Nous venons de recevoir les formes les plus nouvelles en fait de chapeaux américains et anglais.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

5379

GRANULES LACTÉES (enregistré)

La nourriture idéale pour les enfants. C'est un extrait pur du lait de vache, composé de façon qu'une fois dissous dans une quantité d'eau convenable, il donne un produit parfaitement équivalent au lait de la mère.

Société d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1892.....	2,567,061
Fonds de réserve.....	1,096,000

J. H. BOUTE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ARTHUR HOOPER, Agent du dept français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

PACIFIQUE CANADIEN

LIGNE

DE

L'Exposition Universelle
MONTREAL

CHICAGO

ALLER et RETOUR

\$18.00

Du 13 au 28 octobre 1893, inclusivement
Billets bons pour revenir au point de départ dans les 13 jours de la date d'émission.

Chars d'ortoirs pour touristes

Allant directement à Chicago, partent de la gare Windsor, les mardis, mercredis, jeudis et samedis, à 8.25 a. m. Prix par chambre \$1.50.

Train spécial samedi : quittant la station de la rue Windsor à 1.30 p. m pour Pointe Fortune et les stations intermédiaires. continuera le service les samedis jusqu'au 21 octobre 1893, et arrêtera à Kensington pour laisser les passagers qui désirent assister à la vente de terres et qui ont des billets de retour pour Montréal Junction.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST. JACQUES
COIN DE LA RUE ST. FRANCOIS XAVIER.

J. EMILE VANIER
J. (Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

107, rue St-Jacques, Royal Building, Montréal

Demandes de brevets d'invention, marque de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'étranger

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?
Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE. ?

Désirez-vous un emploi quelconque ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 28 octobre 1893.

31,900

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques
MONTREAL

La Presse sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue oufflet, Paris, France



Des milliers de personnes souffrantes

Ont immédiatement recours aux
REMEDES SAUVAGES

DE

Geo. TUCKER

LE GUÉRISSEUR SAUVAGE

392—RUE CRAIG, MONTREAL—392



Un bienfait pour le beau sexe

Poitrine parfaite
par les

Poudres

Orientales

les seules

qui assurent en trois
mois et sans nuire
à la santé le

DEVELOPPEMENT

ET LA

Formete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTE ET BEAUTE !

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine
MONTREAL Tél. Bell 6512



Scientific American
Agency for

PATENTS
CAVEATS,
TRADE MARKS,
DESIGN PATENTS,
COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to
MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.
Oldest bureau for securing patents in America.
Every patent taken out by us is brought before
the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.